PARIS, Université, Faculté de Médecine

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22009346

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

LE 27 NOVEMBRE 1811.

SÉANCE PUBLIQUE

DE

LA FACULTÉ DE MÉDECINE

DE PARIS,

TENUE LE 27 NOVEMBRE 1811,

POUR LA RENTRÉE DES ÉCOLES ET LA DISTRIBUTION DES PRIX.

DISCOURS

PRONONCÉS PAR M. LE BARON PERCY,

PRÉSIDENT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine.

1812.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

EXTRAIT

Du Registre des Délibérations de la Faculté de Médecine de Paris.

Séance publique du 27 Novembre 1811.

En présence de Monsieur le Chancelier de l'Université, qui a présidé la Séance, au nom de S. E. le Grand-Maître; en présence du Conseil de l'Université; en présence des Membres de la Société de l'École de Médecine, et d'un concours nombreux de Savans et d'Élèves, l'Assemblée des Professeurs tient une Séance publique et solennelle pour la distribution des Prix de l'année 1811, et l'ouverture des Cours de l'année scolaire 1812.

M. le Chancelier ouvre la Séance à une heure.

M. le Baron Percy, président, prononce

l'éloge historique de M. Sabatier, et rend compte des Travaux de la Faculté pendant l'année qui vient de s'écouler.

M. le Baron Des Genettes, Secrétaire, proclame les noms 1° des Élèves qui, dans les différentes classes de l'École pratique, ont mérité des prix; 2° des Membres de la Société d'Instruction médicale qui ont obtenu les médailles fondées, pour la clinique interne, par M. le Baron Corvisart; et 3° des Élèves Sages-Femmes qui, dans les concours arrêtés par la Faculté, ont remporté le prix ou obtenu des accessit.

Tous les prix et médailles ont été délivrés aux Élèves par M. le Chancelier, qui a levé la séance à trois heures.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE M. SABATIER,

Professeur de la Faculté de Médecine de Paris ; Chirurgien consultant de S. M. l'Empereur et Roi ; Chirurgien en chef de l'Hôtel impérial des Militaires invalides ; Membre de la Légion d'Honneur et de l'Institut impérial de France ; Associé des Académies de Naples, Bologne, Vienne, Madrid, Saint-Pétersbourg, et des Sociétés de Médecine de Paris, Montpellier, Anvers, Liége, de la Marine de Brest, etc.

Vir omni exceptione major.

La Faculté de Médecine de Paris vient encore de perdre un de ses membres, et c'est celui qu'elle était, depuis plus long-temps, habituée à honorer et à chérir. Cette fois, il est vrai, la mort ne s'est pas méprise ; elle a nombré les palmes et les années (1), mais elle n'a pas compté avec nos cœurs ; elle nous a ravi, trop tôt encore, notre ami, notre conseil,

(1) ..... *Mors palmas numeravit et annos.* Audoen.

notre modèle ; elle a tranché des jours qui étaient encore nécessaires à notre bonheur, à notre gloire, à notre exemple.

Ce ne sont pas des larmes, mais des fleurs que nous avons à répandre sur la tombe du grand homme qui n'est plus. En déplorant sa perte, nous devons imiter le courage et la résignation avec lesquels il a douloureusement vidé la coupe de la vie. Plaignons-nous seulement du destin, sourd à nos vœux, qui ne lui a pas permis de jouir, quelques ans de plus, de sa renommée, de notre attachement, de la tendresse de sa famille ; et rappelons-nous que la justice des hommes n'attendit pas qu'il eût cessé de vivre pour lui payer un tribut tardif de respect et de gratitude ; que l'estime, la vénération et la reconnaissance publiques, que les plus douces consolations environnèrent son heureuse vieillesse ; et que, de son vivant, il obtint en quelque façon les honneurs de l'immortalité.

Sa mémoire, d'avance consacrée; son nom, depuis long-temps inscrit parmi ceux des hommes illustres ; ses titres, tous mérités, tous ennoblis par ses mœurs, ses talens et ses services : voilà son plus bel éloge. Mais les principales circonstances de sa vie appartiennent à l'histoire ; l'histoire réclame des détails sur ses travaux ; elle veut le récit de ses vertus, si peu mêlées des imperfections dont la nature n'exempte aucun mortel; et c'est ce tableau que nous allons essayer

d'offrir à l'imitation de nos contemporains et à l'émulation de la postérité (1).

La Chirurgie française, si florissante sous quelques règnes (2), et sous d'autres si dégradée (3); tantôt fille adoptive et savante de l'Université, et tantôt esclave avilie, repoussée de son sein; luttant sans cesse contre sa mauvaise fortune, et toujours dans ses malheurs entretenant le feu sacré, venait enfin de relever son front trop long-temps humilié, et de s'affranchir d'une odieuse tutelle. Elle avait repris parmi les sciences, et dans l'opinion des hommes, le rang d'où l'avait fait descendre une honteuse association (4); les lettres y rentraient après un long exil; le privilège du savoir et le droit de l'enseignement lui étaient rendus; Félix avait préparé son émancipation (5); Mareschal et Lapeyronie rappelaient ses beaux jours; les portes de l'Académie des Sciences

---

(1) Je devrais dire ici comme Stace, en parlant de Lucain : *Ego non potui majorem tanti autoris habere reverentiam, quàm quòd, laudes ejus dicturus, hexametros meos timui.*

(2) Sous ceux de Louis IX, de Philippe-le-Bel, du roi Jean, de François Ier.

(3) On citera celui de Louis XIII, quoique ce prince eût accordé de grands priviléges au corps des chirurgiens de Paris, et eût ajouté une fleur de lis à ses armes.

(4) En 1651. Chacun connaît cette malheureuse époque.

(5) Charles VI mourut à Vincenne, d'une fistule à l'anus. Il est prouvé que les cardinaux de Richelieu et Mazarin périrent lentement de la même maladie. Louis XIV en guérit par l'opération que lui fit Félix, son premier chirurgien; et cette cure fut une source de bienveillance et de munificence pour la chirurgie française.

s'étaient ouvertes pour Méry et pour Petit ; le silence des Ecoles avait cessé, et la création de l'Académie de Chirurgie était à la fois le gage de la faveur royale, et l'augure des plus brillantes destinées.

Ce fut au milieu de tant d'événemens heureux que M. Sabatier vint au monde, comme pour les justifier de plus en plus, et pour en accroître encore les prospérités.

Il naquit à Paris le 11 octobre 1732, de Pierre Sabatier, membre estimé du Collége et de la nouvelle Académie de Chirurgie, et d'Elisabeth Beuselin, son épouse.

Son entrée à la vie, quoiqu'il y eût apporté un corps en apparence très-débile, fut signalée par des agitations et des vagissemens si extraordinaires, qu'ils surprirent et alarmèrent également les assistans. Parmi ceux-ci était un vieux parent, fort instruit, mais prompt à s'enthousiasmer, lequel, ayant pris dans ses bras, et considéré un instant le nouveau-né, s'écria, avec l'accent de l'inspiration : *Que croyez-vous que sera cet enfant?* (1) *Appelons-le Raphael, et qu'il soit le Bienvenu?* Ces prénoms furent acceptés par la famille, et Sabatier père, quoique homme d'esprit et de bon sens, ne put se défendre de croire au présage de supériorité et de bonheur qu'y attacha son ami : tant les espérances que donne un fils sont douces et chères au cœur paternel!

---

(1) *Quis putes puer iste erit?* St. Matth.

Nous sommes loin d'ajouter foi à ces sortes de prédictions, ni d'attribuer aux noms la moindre influence. Combien d'enfans, appelés, au berceau, Achille ou Hercule, n'ont été dans la suite que des Thersites ou des Pygmées! Mais on conviendra du moins que M. Sabatier a accompli son horoscope et vérifié ses prénoms, dont l'un rappelle un talent porté au plus haut degré de perfection, et l'autre annonce l'accueil réservé au mérite aimable et modeste.

L'enfance de M. Sabatier n'offrit rien de particulier. Il ne se fit remarquer de ses premiers maîtres que par une extrême pétulance, qui fut souvent prise pour de l'indocilité. Ce ne fut qu'à treize ans qu'il commença à montrer du goût pour les langues savantes, et que, pour la première fois, depuis son admission au collége des Quatre-Nations, dont la maison de son père était voisine, il obtint un de ces succès dont le plaisir avait été si vif pour Loewendal, écolier, que, devenu général en chef d'armée, il ne put encore lui comparer que celui d'avoir gagné une grande bataille (1).

Le jeune Sabatier dut le prix qu'il remporta au discours latin sur la convalescence de Louis XV, qu'il était allé entendre prononcer au collége de Louis-le-Grand, par le jésuite Geoffroy, et dont les beautés,

---

(1) Le maréchal de Loewendal disait qu'il n'avait eu dans sa vie que deux grands plaisirs, celui de remporter un prix au collége, et une victoire à l'armée.

qu'il sentit encore mieux à la lecture de cette riche composition, l'enflammèrent d'une ardeur toute nouvelle pour l'étude (1).

La physique vint bientôt éveiller son attention. En même temps qu'il s'y appliquait, il suivait les leçons du célèbre abbé Caille sur la géométrie, et il trouvait encore le temps d'apprendre l'anglais, l'italien, la musique et le dessin : talens dont les uns devaient le faire quelquefois briller dans le monde, et dont les autres ont été le charme de toute sa vie.

Son père, craignant que tant d'application ne fatiguât trop des organes si faibles, lui proposa vainement des dissipations propres à les fortifier. L'esprit de son fils allait au-devant de l'instruction, et son imagination, vive et ardente, s'emparait de tout ce qui pouvait exercer son activité.

A dix-sept ans, il fut reçu maître ès-arts.

Avec les connaissances qu'il avait déjà acquises, il était propre à tous les états. Un de ses oncles maternels, homme considéré, se disposait à lui en procurer un qui eût porté l'aisance dans sa famille, alors accrue de quatre autres enfans, lorsque la mort vint frapper subitement ce bon parent, et détruire les espérances qu'il avait fait concevoir. Cette catastrophe décida, non la vocation, mais le sort de Sabatier, et la chirurgie fit son profit des rigueurs et du caprice de la fortune.

---

(1) *Oratio habita, etc.*, anno 1745.

Il avait d'abord été résolu qu'il serait médecin, et que son jeune frère embrasserait la chirurgie (1). Leur père, quoiqu'il eût toujours exercé cette profession sans bassesse ni servilité (2), semblait sacrifier encore à l'usage et au préjugé, en mettant l'une avant l'autre; mais son intention était plutôt de les réconcilier ensemble, à l'ombre de l'amitié fraternelle; il voulait montrer qu'elles ont une origine commune; qu'elles sont liées par une sorte de consanguinité; qu'on peut bien les cultiver à part, mais qu'on ne saurait les diviser réellement; qu'elles tirent leur force de leur union; qu'elles appellent l'estime publique par leur estime réciproque, et qu'elles parviennent à la confiance des autres par la confiance que chacune d'elles marque à sa congénère.

M. Sabatier, qui peut-être avait été ébloui par les avantages que la chirurgie venait de reconquérir, et par les rayons de gloire et d'espérance dont elle re-

---

(1) M. Sabatier jeune se fit médecin; il a été long-temps attaché en chef au service de la marine à Brest. Au commencement de la révolution, il fut appelé à Paris, comme membre du comité de santé. Il est mort plusieurs années avant son frère. C'était aussi un homme de beaucoup d'esprit et d'une instruction très-variée et très-étendue. Il n'était point partisan du nouvel ordre de choses, et il en parlait avec un scepticisme et une franchise qui, plus d'une fois, firent trembler pour lui sa famille et ses amis.

(2) *Artis suæ dignitatis plenus, praxim chirurgicam, non demissè et serviliter, barbitonsorum more, sed honestè, et magistrali gravitate exercuit.* Index funereus.

commençait à briller, réclama pour elle et pour lui le droit d'aînesse, qui ne put lui être contesté.

Il alla donc aux écoles de chirurgie, où les cinq chaires de professeurs, comme au temps de François I.er (1), avaient été relevées, et d'où l'autorité avait enfin banni une réunion d'hommes qui, à une époque désastreuse, et sous le prétexte de l'émulation, s'y était établie, et y disputait la place aux maîtres légitimes.

Ces chaires, si long-temps muettes, y retentissaient de l'imposante voix des Petit et des Verdier, qui y expliquaient les secrets d'un art que leurs efforts et leur nom avaient si puissamment contribué à retenir sur le penchant de sa ruine.

M. Sabatier s'attacha à ces deux professeurs; il aimait à voir l'un exposer les instrumens dont il savait si bien se servir, aux regards curieux de ses auditeurs, leur en développer la structure, les qualités, les défauts et l'usage; et, trompant par cet heureux artifice leur indifférence ou leur inapplication, ranimer peu à peu les études languissantes, et préluder habilement au savant cours d'opérations pour lequel il sentait la nécessité de préparer ainsi des esprits sur qui l'attrait seul de la nouveauté pouvait agir.

L'autre l'intéressa d'autant plus vivement, qu'il avait déjà acquis quelques notions sur l'anatomie, et qu'il

---

(1) Alors la chirurgie était érigée en Faculté, dont les membres s'appelaient *chirurgi togati*, chirurgiens de robe longue. Il y avait des bacheliers, des licenciés, et des docteurs en chirurgie.

pouvait mieux comprendre les leçons d'un démonstrateur dont il était destiné à relever un jour la gloire, et à surpasser encore les talens et la réputation (1).

Il entra aussi, comme élève, à l'hôpital de la Charité, où les services de son père, successeur des deux Le Dran, et devancier de Faget, étaient encore récens (2). Alors des moines, oubliant l'humilité de leur institution, avaient usurpé tous les pouvoirs, toutes les fonctions, et étaient devenus assez puissans pour faire destituer Louis pour changer Dufouart, et tourmenter le paisible et respectable Sue. L'orgueil de leurs prétentions était allé jusqu'à vouloir rendre ces hommes célèbres les simples spectateurs des opérations qu'ils se croyaient en droit de faire eux-mêmes; et ils se seraient encore emparés de l'enseignement, si le ridicule, s'attachant à leur incapacité, n'eût fait rougir la jeunesse de l'obligation d'entendre de pareils maîtres.

M. Sabatier ne contribua pas peu à dégoûter ses jeunes compagnons de la grossière et dangereuse instruction qui leur était offerte. Mais il ne dédaigna pas de même ces détails minutieux, ni ces petits exercices de la chirurgie ministrante, qui sont le partage des commençans, aujourd'hui peut-être trop

---

(1) M. Sabatier a dit, en plusieurs endroits de ses ouvrages, que Verdier avait été au-dessous de sa réputation, et comme chirurgien et comme anatomiste.

(2) Sabatier père avait été chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité.

portés, par un vain amour propre, à les négliger. Il savait qu'ils sont comme les principes élémentaires de la main et des yeux, par lesquels Quesnay a eu raison de dire que la chirurgie doit passer pour arriver à l'esprit (1), et il s'en acquittait avec tout le scrupule d'une ame honnête et compatissante, et toute la ferveur d'un novice qui aime à remplir ses devoirs, et qui brûle du desir d'apprendre.

Le fruit de ces heureuses dispositions lui devint bientôt nécessaire. Son père, dont l'état faisait la principale ressource de la famille, fut attaqué d'une maladie de la quelle il ne devait pas guérir. Il fallut que le fils le remplaçât chez les personnes à qui il avait coutume de donner des soins, et qui consentaient à se confier à sa jeunesse et à son inexpérience.

Guidé par les conseils paternels, par un jugement précoce, et par une prudence au-dessus de son âge, il fit si bien, qu'aucun malade ne se repentit de l'avoir accepté; et il goûta le plaisir, si pur et si doux, de soulager l'infortune de ses bons parens, et de consoler le malheur d'un père gémissant de ne pouvoir plus rien faire pour ses enfans.

L'œil de M. Sabatier était déjà habitué à discerner le danger des maladies. Il ne put, par rapport à celle de son père, se livrer aux illusions de la tendresse, et la science du pronostic, toujours si utile, mais,

(1) Préface du premier volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie.

dans ce cas, si cruelle, lui donna la douloureuse certitude que la fin de l'auteur de ses jours n'était pas éloignée.

Au chagrin de ne pouvoir la retarder se joignait celui de songer qu'après la mort d'un père si chéri, sa famille serait privée des secours qu'elle trouvait dans le produit d'une clientèle, que, faute d'un titre légal pour exercer, il serait forcé d'abandonner. Il fallait en effet qu'il fût reçu. Mais comment, si jeune encore, et si dépourvu de moyens pécuniaires, pouvait-il espérer de remplir une formalité si difficile et si coûteuse?

Il est une providence pour les bons cœurs, et surtout pour les bons fils. Le corps des chirurgiens de Paris, ayant été témoin de sa piété filiale, et de son assiduité aux écoles et aux hôpitaux, voulut l'en récompenser en avançant pour lui le temps marqué pour les épreuves, et deux sœurs de sa mère se réunirent pour subvenir aux frais les plus indispensables.

Dans ses examens, alors plus nombreux et plus rigoureux encore qu'ils ne le sont à présent, M. Sabatier n'eut pas même besoin de l'indulgence de ses juges; ses réponses, claires et précises, acquirent un surcroît d'intérêt par le ton modeste et respectueux qui les accompagna; il brilla surtout, graces à l'étude qu'il avait faite des sciences exactes, et en particulier de la géométrie, dans une discussion sur la force et le mouvement musculaires, mathématiquement ex-

pliqués par Borelli. Aussi, par reconnaissance pour le service qu'elles lui avaient rendu en cette occasion, il les cultiva dans la suite avec un nouveau soin ; d'où lui vinrent cette rectitude d'idées et cet esprit d'ordre et d'analyse qui présidèrent à toutes ses actions, qui distinguèrent si éminemment tous ses écrits, et leur imprimèrent ce caractère de gravité et de régularité qui s'étendit jusqu'à sa personne (1).

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis que Louis, jaloux de profiter des honneurs littéraires rendus à sa profession, avait soutenu cette première et fameuse thèse latine qui, malgré les traits de la satire (2), démontra qu'autant la chirurgie, à laquelle l'auteur appliqua si ingénieusement l'emblème du serpent de Moïse (3), était pernicieuse lorsqu'on la forçait de se traîner servilement, autant elle était salutaire lorsqu'on lui laissait prendre un libre et noble essor (4).

Heureux d'imiter un si bel exemple, et d'avoir à se

---

(1) Il fut reçu le 30 mai 1752.

(2) Procope, et probablement Antoine Petit, publièrent les pamphlets qui coururent dans le temps, et dont le public ne s'amusa qu'un moment.

(3) Voici le titre de la thèse de Louis : *Positiones anatomicæ et chirurgicæ de Vulneribus capitis*, *quas*, *præside* Salvatore Morand, *tueri conabitur* Antonius Louis, *Parisiis*, *in regiis Chirurgorum Scholis*, *die* 25 *septembris anni* 1749, *pro actu publico et solemni coaptatione.*

(4) Louis avait fait graver à la tête de sa dissertation le serpent d'airain élevé dans le désert par le législateur du peuple d'Israël, et avait ajouté cette belle devise : *Noxius reptando ; excelsus, spes certa salutis.*

soumettre à un usage si honorable, M. Sabatier emprunta à son tour la langue de Celse pour son acte d'inauguration, et les docteurs assemblés pour l'argumenter, furent encore cette fois obligés de convenir qu'un *chirurgien pouvait parler latin tout aussi bien qu'un autre.*

Le sujet de sa dissertation fut l'opération de la bronchotomie (1). Il n'avait pas encore vingt ans, et, à cet âge, devenu membre du Collége, et, ce qui en était une suite, de l'Académie de Chirurgie, il pouvait s'asseoir parmi les Malaval, les Quesnay, les Petit, les Hévin, les Foubert, les Delafaye, les Simon ; il pouvait assister et prendre part aux discussions les plus importantes et les plus instructives, et ce précieux avantage devait hâter pour lui l'époque de la maturité et de la perfection. C'est en vivant avec les grands hommes qu'on apprend à le devenir soi-même. Si, à leur approche, notre pensée est plus recueillie et plus profonde; si nous sentons que leur gloire échauffe et électrise notre ame ; si leur exemple nous inspire ces élans généreux et cette noble impatience qui n'appartiennent qu'au génie, n'en doutons pas, la nature veut que nous soyons leurs émules et leurs rivaux. C'est ainsi que le jeune Sabatier fut averti de ses forces, et qu'il apprit le secret de sa destinée.

---

(2) *De Bronchotomiâ, Theses anatomicæ et chirurgicæ.* 22 septemb. 1752.

Cette découverte n'avait point échappé à Busnel, président de la thèse, et il l'avait communiquée à ses confrères d'une manière bien flatteuse pour le candidat, en leur annonçant que bientôt la Chirurgie française aurait un habile homme de plus ; prédiction qui s'est réalisée dans toute son acception et dans toute son étendue.

Cependant M. Sabatier avait à se roidir contre plus d'un obstacle, et deux devoirs également sacrés et pressans pour lui partageaient péniblement ses journées. La mort de son père l'avait mis à la tête de la famille, et son instruction n'était encore qu'ébauchée. Il s'arma de courage, et son industrieuse activité lui ouvrit une source abondante de profits et de lumières.

Après s'être stérilement livré pendant quelques mois à la traduction française de mémoires et d'ouvrages écrits en latin, que lui procurait le secrétaire perpétuel de l'Académie, il entreprit des cours particuliers d'anatomie, non à la manière de quelques faméliques démonstrateurs de son temps, avec lesquels on ne lui fit point l'injure de le confondre, mais dans l'intention doublement louable de se rendre de plus en plus utile à ses parens, et surtout d'étendre la sphère de ses connaissances ; car le plus sûr moyen de s'instruire, c'est d'instruire les autres. C'est ainsi qu'on contracte l'habitude d'un travail régulier et soutenu,

et qu'on se forme à l'art difficile de rendre ses idées avec justesse et clarté.

Tel fut le talent que montra, dès son début, M. Sabatier. Il peignait plutôt qu'il ne décrivait; il fesait oublier les auteurs dans lesquels il venait de puiser sa leçon, quoiqu'il ne manquât jamais de les citer; on eût dit qu'il avait découvert lui-même ce qu'il ne fesait que répéter, tant il était pénétré de son sujet, tant il mettait de chaleur et de verve dans son élocution. Son amphithéâtre, établi rue de Seine, ne put bientôt plus suffire à la foule qui se pressait à son entrée, et dans laquelle se mêlèrent souvent des hommes de renom, des anatomistes consommés, qu'attirait le plaisir ou la curiosité d'entendre leur jeune confrère. Il y fesait diverses expériences directes et comparatives qui servaient à éclairer en même temps l'anatomie humaine et la pathologie. Tantôt coupant sur les animaux vivans, comme le fit autrefois Galien, les nerfs récurrens qu'il venait de démontrer sur l'homme mort, il fesait à l'instant cesser leurs cris; ou bien, comme l'avait fait Lapeyronie, irritant, comprimant, divisant le cerveau et le cervelet, il déterminait à son gré les convulsions, la stupeur et la mort; tantôt, comme Sténon, liant et déliant tour à tour l'aorte ventrale, il produisait ou fesait disparaître la paralysie des parties auxquelles cette artère fournit du sang; ou bien, comme Haller,

qui fixait alors les regards de l'Europe savante, il cherchait cette cause secrète qui rend certains organes sensibles et irritables, et qui prive les autres de cette double propriété (1).

Les assistans charmés, trouvaient dans ces expériences, que l'érudition de M. Sabatier rendait encore plus intéressantes, une diversion aussi utile qu'agréable à l'aridité des descriptions anatomiques, et jamais le manque de sujets ne les fit suspendre. Souvent même le zèle des élèves à cet égard éveilla l'attention de la police, qui, en ce temps, souffrait plutôt l'établissement d'une salle infecte d'anatomie, c'est-à-dire d'un foyer de putridité et de contagion, au centre de la ville, qu'elle ne pardonnait l'enlèvement clandestin et nocturne du cadavre le plus vulgaire.

Ces sortes de larcins firent quelquefois arriver, sur la table anatomique de M. Sabatier, des corps dont la dissection présentait des faits pathologiques très-remarquables. Il expliquait avec sagacité, et recueillait soigneusement ces faits isolés, pour les rattacher à des observations analogues qui, par leur enchaînement, devaient établir une vérité générale, et servir de base à un point de doctrine. Voilà quelles étaient

(1) Hiver de l'an 1755. Les expériences faites, ou répétées par M. Sabatier pendant cet hiver, sont citées dans les ouvrages de plusieurs de ses élèves, anglais, allemands, ou italiens. M. Callisen, de Copenhague, aimait à les rappeler dans ses savantes leçons.

la marche de son esprit philosophique et la méthode de ses démonstrations ! et ce n'était pas pour lui seul, c'était pour tous ceux qui cultivaient la science, qu'il thésaurisait ainsi (1).

Un jour il avait trouvé dans les papiers de son père, qu'ayant reconnu, chez une femme, l'existence d'une grossesse extra-utérine, et proposé la gastrotomie, comme unique et extrême ressource, la famille s'opposa à cette opération, dont l'ouverture du cadavre, faite en présence du chirurgien Doucet, ne confirma que trop la nécessité. Il court aussitôt chez Simon, alors occupé de ses savantes recherches sur l'opération césarienne, et lui remet cette observation rare, qui y fut placée à côté de celle de Cyprianus (2).

Une autre fois il découvre, chez une femme âgée de trente ans, sujette à de violens accès de convulsions et de hoquets, qu'aucun remède n'avait pu ni prévenir ni calmer, une tumeur qui se laissait à peine apercevoir à l'épigastre, entre les muscles sterno-pubiens ; il la réduit, et les accidens cessent ; un bandage compressif l'empêche de se remontrer, et ils ne reparaissent plus. C'était une de ces hernies de l'estomac sur lesquelles Pipelet écrivait alors son intéressant mémoire. M. Sabatier ne tarda point de porter ce

---

(1) *Videte quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem.* Ecclesiast. XXXIV, §. 47.

(2) Deuxième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Edit. in-4.°, p. 269.

fait curieux à l'auteur, qui s'empressa à son tour de le publier sous le nom de celui qui avait bien voulu le lui fournir (1).

La réputation de M. Sabatier fondée, non sur ce fanatisme si excusable des élèves, toujours disposés à exagérer le mérite du maître, mais sur des preuves nombreuses d'un talent réel, fixa tellement l'attention, que la chaire d'anatomie étant venue à vaquer à Saint-Côme, par la mort de Bassuel (2), chacun jeta les yeux sur lui pour la remplir; et à vingt-quatre ans, il se vit professeur d'une Ecole qui, déjà à cette époque, n'avait point de rivale.

Houstet assistait, avec les membres du Collége, à sa première leçon. La jeunesse, l'accent, l'éloquence du nouveau professeur lui rappelèrent le digne fils de son ami, et le sien par l'adoption du cœur, l'infortuné Petit, que la mort avait n'aguère moissonné à la fleur de l'âge et au milieu des plus éclatans succès et des plus grandes espérances. Le bon vieillard, ne pouvant retenir ni ses pleurs ni sa joie, tout à coup interrompt l'orateur, va le presser contre son sein, et d'une voix émue, lui dit : *Oui tu seras pour nous un*

---

(1) Quatrième vol. des Mémoires de l'Académie de Chirurgie, p. 194.

(2) Celui qui, en 1731, prouva à l'Académie des Sciences que le cœur, en se contractant, s'accourcit au lieu de s'allonger, comme on le soutenait alors dans cette compagnie. Il eut recours à l'expérience de Lower pour faire voir que dans la contraction du cœur la valvule tricuspide s'élève vers l'oreillette; ce qui ne peut avoir lieu qu'autant que la pointe du cœur se rapproche de sa base.

autre Marcellus (1) : scène touchante qui honorait également et celui qui terminait si noblement sa carrière, et celui qui poursuivait si glorieusement la sienne.

Mais la fortune, qui n'est pas toujours aveugle pour les grands talens, préparait en silence, pour M. Sabatier, des événemens encore plus prospères.

Parmi les monumens dont la capitale s'enorgueillit, il en est un surtout qui attire les regards par sa magnificence, et qui touche l'ame par sa pieuse destination. Ce fut la reconnaissance seule qui l'éleva pour servir d'asile à la vétérance des défenseurs de l'Etat. La France n'*est point contristée par le spectacle de ses guerriers délaissés dans l'indigence* (2) ; nous n'avons point à nous écrier avec Lucain : *Que deviendront nos vieux soldats quand ils auront épuisé leur sang dans les combats* ? (3) Charlemagne donna aux siens des priviléges (4) ; Philippe Auguste leur fit ouvrir, comme

---

(1) *Tu Marcellus eris*.....

Æneid., lib. VI.

(2) *In duobus contristatum est cor meum : vir bellator deficiens per inopiam, et vir sensatus contemptus.* Eccles., cap. XXXVI, § 29.

(3) *Conferet exsanguis quò se post bella senectus ?*
Quæ sedes erit emeritis ? quæ rura dabuntur ?
Quæ noster veteranus aret ?

LUCANUS, Phars., lib. I.

(4) On croit que ce fut lui qui établit le premier les oblats. Seissel ra-

oblats, les riches abbayes ; Henri IV (1) fonda en leur faveur un hospice royal ; Louis XIV leur bâtit un palais (2) ; et de nos jours MARS RÉMUNÉRATEUR veille partout au bonheur des enfans de la gloire.

L'Hôtel des Invalides fut long-temps l'honorable poste des chirurgiens les plus célèbres. Jean Legrand y porta le premier une réputation digne de son nom ; Méry y jeta les fondemens de la sienne (3) ; Jean-Baptiste Morand vint y briller à son tour (4) ; Sauveur-François Morand, son fils, y parut avec tout l'éclat du mérite et des talens. Mais quel sera l'héritier de ces chirurgiens fameux ?

Il est des hommes auxquels on succède, mais qu'on ne remplace pas. On peut bien occuper leur emploi ; mais le vide qu'ils ont laissé après eux n'en est pas pour cela rempli : ils avaient donné du lustre à leurs fonctions ; un autre vient, et l'obscurité étend aussitôt son ombre de toutes parts.

---

conte, dans sa préface de la vie de Louis XII, que cet empereur fit mourir l'abbé d'un grand monastère pour avoir refusé d'y admettre, comme oblat, un soldat de son armée.

(1) D'après le conseil de Sully. Cet hospice fut fondé en 1602.

(2) L'Hôtel des Invalides fut bâti en 1669.

(3) Méry y fut d'abord gagnant maîtrise, mais chargé en chef du service pendant la vieillesse du titulaire. Il eut pour prédécesseurs, Leroux, Bonnet, et Lebout.

(4) Tout annonce qu'il fut l'inventeur de l'amputation du bras dans l'article : il est certain du moins qu'il la pratiqua bien avant Le Dran. En 1727, il fit la ponction suspubienne, qui avait été proposée, mais non encore exécutée.

Il n'en fut pas ainsi de la charge de chirurgien en chef de l'Hôtel des Invalides. Morand était trop jaloux de la gloire attachée à un titre que son père lui avait transmis dans toute sa pureté pour ne pas craindre de l'exposer, après lui, au péril d'un mauvais choix. Il voulut, de son vivant, se donner un successeur; et, ne le trouvant pas dans sa famille, il porta secrètement ses vues sur M. Sabatier, devenu, depuis la mort du jeune Petit, le sujet le plus brillant de l'Ecole de Paris (1).

Il l'avait déjà distingué en plusieurs circonstances: il croyait surtout l'avoir bien jugé durant une bruyante querelle, élevée au sein de la chirurgie, à l'occasion d'un instrument qui n'a plus aujourd'hui de détracteurs (2); et parce qu'il ne s'était pas, comme tant d'autres, jeté dans la mêlée, se réservant de blâmer, dans des temps plus tranquilles, un parti dont il n'eût

---

(1) Morand fils, en 1726, eut la survivance de son père, qui mourut cette année, et auquel Bouquot succéda immédiatement l'année suivante. Le fils conserva la survivance jusqu'en 1752, époque où Bouquot, en mourant, lui laissa la place en titre. Sabatier fut nommé adjoint en 1759; en survivance en 1762; et en chef, le 22 juillet 1773.

(2) Ce fut en 1743 que frère Côme imagina son lithotome; et ce fut en 1748, 1752, 1753, et années suivantes, que Lecat le poursuivit de sa critique amère et de ses pamphlets, tandis que Vacher, de Besançon, beau-frère de Morand, s'en montrait le plus chaud partisan. Il est curieux de lire les Mercures de France de ce temps: on y voit que plus d'un membre de l'Académie de Chirurgie ne sut pas se contenir dans les bornes de la justice et de l'impartialité.

pu alors se séparer sans danger, il avait loué un acte de prudence si rare à cet âge, et conçu de son auteur la plus favorable opinion.

L'amour-propre, qui redoute tant l'égalité, eût peut-être porté un autre à préférer un homme médiocre; mais Morand, étranger à de telles considérations, ne songea qu'à l'honneur de son rang et à l'intérêt de son art. Il fit appeler Sabatier près de lui, sous le prétexte flatteur de le seconder dans ses travaux, et il desira qu'il transportât à l'hôtel son école d'anatomie.

Combien de tels auspices semblaient heureux! Mais ne devait-on pas craindre aussi que la confiance des élèves ne suivît pas le maître à une extrémité si reculée de la ville, et que celle du public ne vînt de même trop rarement l'y chercher? L'exemple de Morand et de ses prédécesseurs était propre à rassurer M. Sabatier à cet égard. L'estime et la nécessité ne calculent pas les distances (1); jadis on allait en foule consulter à sa campagne, à deux lieues de Rome, Antoine Musa, tandis que Vapidius restait délaissé dans sa maison, voisine de la tribune (2).

---

(1) Autrefois à Rome, comme de nos jours à Paris, un homme de l'art estimé était appelé d'un bout de la ville à l'autre.

..... *Cubat hic in colle Quirini;*
Hic extremo in Aventino; visendus uterque.

HORAT.

(2) ..... *Vacat prope rostra relictus.*

Ibid.

C'est ici que M. Sabatier va déployer toute la fécondité de ses moyens, et toutes les richesses de ses talens. Jamais il n'avait vu à ses leçons tant d'auditeurs, ni d'auditeurs d'une si grande distinction. Les étrangers envoyés à Paris par leur souverain, pour y acquérir des connaissances qu'ils devaient remporter et faire fructifier dans leur pays, étaient les plus assidus à ses cours. Quand il ne pouvait leur parler leur langue, et qu'ils ignoraient la nôtre, il leur faisait ses démonstrations en latin. Mais les élèves que Sharp, Douglas, Monrô et les deux Hunter lui adressaient, et ceux qui lui étaient recommandés par Moscati, Bertrandi, Cotunni, en l'entendant parler si facilement et si purement l'anglais et l'italien, croyaient n'avoir pas quitté leur patrie, et s'y trouver encore avec leurs premiers maîtres.

Il n'avait pas un organe avantageux; sa voix était peu sonore, et il parlait avec un peu trop de volubilité. Mais quelle abondance, quel ordre, quelle logique, quelle clarté il répandait sur tout ce qu'il disait! et quel mouvement utile et vivifiant il savait en même temps imprimer à la science!

L'art d'orner sa pensée, et le secours des images et des épisodes ne sont point interdits à l'anatomiste. C'est par-là qu'il déguise la sécheresse de son sujet, et qu'il s'empare de l'attention et de la mémoire. Pâlissez sur les cadavres, comme l'a dit Lamétrie, jusqu'à leur dérober leur lividité : vous apprendrez l'anatomie

sans doute, mais vous n'en acquerrez pas pour cela le vrai talent de l'enseigner (1). Vos descriptions, calquées sur la nature morte, auront de l'exactitude, mais elles seront froides comme elle; vos tableaux auront de la ressemblance, mais ils seront sans couleur et sans intérêt. Il faut que la magie de la parole réchauffe pour ainsi dire le cadavre sous votre main ; il faut qu'elle ranime, sous votre scalpel investigateur, les viscères affaissés, les muscles détendus, les organes flétris par la mort.

Tel fut le talent de M. Sabatier. Toutefois il se défia de la chaleur même de son imagination, toujours ardente, toujours billante; il ne s'y livra qu'avec une extrême circonspection ; il en craignit les écarts dans une science toute positive, qui ne doit admettre que des vérités démontrées.

Haller avait loué Winslow de ce qu'ayant eu le courage de consacrer sa vie entière à l'étude et à l'enseignement de l'anatomie, il n'avait jamais cédé à la tentation de se faire auteur d'un seul système. M. Sabatier, quoiqu'il ne se fût pas aussi long-temps occupé de cette science, a mérité le même éloge; car il ne faut pas donner le nom de système, comme on a fait,

---

(1) Littre savait au moins aussi bien l'anatomie que Duverney ; mais s'il avait le mérite de décrire, il ignorait l'art de parler : et lorsque ses cours étaient déserts, Duverney s'honorait de voir aux siens juqu'à des princes du sang. Fontenelle, éloge de Littre.

à son explication, si connue, de la circulation du sang dans le fœtus, qu'il a comparée au 8 numérique des Arabes, et dont le mode lui paraissait prouvé avec tant d'évidence, que, quarante ans après l'avoir publié (1), il en parlait encore avec la même conviction (2).

Au reste, il ne se fit pas de son savoir une idée exagérée; il n'en prit pas les bornes pour celles de la science (3). Quoique dans l'âge de la présomption, il s'effraya plutôt de la disproportion de ses moyens, et toujours mécontent de lui, il ne rendit justice qu'aux autres. On peut ajouter, puisque l'occasion s'en présente ici, qu'il montra constamment, dans ses leçons comme dans ses écrits, comme dans sa conversation, cette pudeur des ames honnêtes, ce respect de soi-même et des autres, et cette modestie compagne du vrai mérite, qui écartent avec la même sévérité, toute image obscène, toutes digressions licencieuses, tous

---

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1774, p. 198.

Du temps de Duverney et de Méry, en 1722 et années suivantes, la question de la circulation du sang dans le fœtus excita beaucoup de mouvement dans le sein de cette académie.

(2) Institut. — Voyez à la fin du 3e vol. de son Anatomie, 2e mémoire.

M. Lobstein, de Strasbourg, a rendu douteuse cette explication, que plusieurs professeurs ont, comme lui, abandonnée en grande partie.

(3) Comme fesaient certains écrivains de son temps à qui on pouvait appliquer ces vers d'Horace :

..... Verùm
Gaudent scribentes et se venerantur, et ultrò
Si taceas laudant, quidquid scripsêre beati.

conseils contraires aux bonnes mœurs; qui ne permettent aucun accès à la médisance; qui laissent à chacun ce qui lui appartient; qui se dérobent à la louange, qui repoussent l'adulation, et qui font qu'on est en quelque façon *honteux de sa gloire.*

Déjà on le voyait figurer dans les consultations à côté des chirurgiens du premier ordre, où quelquefois il ne faisait que représenter Morand, mais auxquelles sa propre réputation l'avait aussi quelquefois fait appeler. Il savait y concilier les déférences que l'on doit à ses anciens avec le devoir qu'imposent la conscience et les lumières; et souvent, quand il avait paru céder à l'avis des autres, c'était le sien que l'on avait adopté.

Le service de l'hôpital de l'hôtel lui donnait de l'habitude et de l'expérience, et ses administrations anatomiques contribuaient puissamment à former sa main. Tel est l'avantage de ceux qui se livrent avec intelligence et réflexion à ces exercices, qu'ils acquièrent promptement la dextérité et la hardiesse nécessaires pour bien opérer. Plus éclairés sur la nature et la position des parties qu'il faut diviser, ils y portent l'instrument avec plus d'aisance et de sécurité, et savent mieux éviter celles qui doivent être mises à l'abri de son action.

L'humanité, d'accord avec les progrès de la science et avec nos mœurs, a proscrit pour jamais ces tentatives aveugles et barbares faites, dit-on, autrefois sur des hommes vivans. Les essais sur l'homme mort

ont suffi pour perfectionner nos opérations les plus délicates. La lithotomie, qui semble ne laisser plus rien à desirer aujourd'hui, serait encore grossière et pleine de dangers, sans ceux de Méry, Perchet, Thomas Garengeot, que M. Sabatier répéta quelques années plus tard, non sans une utilité réelle pour l'art, puisqu'il traça au lithotome nouveau (1), alors secrètement, et depuis ouvertement adopté par lui, une marche plus certaine encore, et qu'il détermina les degrés d'inclinaison qu'on doit lui donner, selon l'incision plus ou moins grande qu'il est nécessaire de faire à la vessie : travail intéressant, qui fut le premier auquel il se livra, et qui a été presque le dernier qu'il eût rendu public (2).

A peu près dans le même temps, il en fit un autre non moins précieux sur la fracture du col du fémur, dont Foubert venait de trouver le signe caractéristique dans la position du pied en dehors, et dans la flexion du genou; ce qui, malgré quelques contradictions tirées de l'ouvrage d'Ambroise Paré, et d'une observation particulière de J. L. Petit, a fait, dans la suite, loi pour tous les praticiens. M. Sabatier avait rencontré ce cas, et vérifié ces signes chez plusieurs malades, et notamment chez le prosecteur de

(1) Celui de frère Côme.

(2) Mémoires de la première classe de l'Institut, vol. II.

l'hospice de la Charité (1), pendant le traitement duquel il eut recours aux savans conseils de Louis, qui, dix ans après, fit insérer son mémoire dans ceux de l'Académie, et y ajouta l'explication du phénomène, déjà avant lui observé par Ruiseh (2), de l'anéantissement du col du fémur après ces fractures, et de son remplacement par une substance ligamenteuse dont le défaut de solidité est ce qui contribue le plus à la claudication consécutive (3).

On voit avec quelle rapidité M. Sabatier s'avançait vers la réputation, et avec quels succès il accomplissait ses hautes destinées.

Cependant Morand vieillissait : l'âge et les infirmités le condamnaient au repos. Près de lui croissait une nièce en qui la nature semblait avoir pris plaisir à réparer l'injuste oubli de la fortune. Faite pour plaire, la survivance de l'oncle, qui devait être le prix de sa main, la faisait rechercher avec plus d'empressement encore. Cette double conquête appartenait à M. Sabatier, qui déjà, depuis trois ans, était

---

(1) Le sieur Martin. C'était en 1758; M. Sabatier avait alors vingt-six ans. Ce ne fut qu'en 1768 qu'il composa son mémoire. Voyez ceux de l'Académie de Chirurgie, vol. IV.

(2) *Thesaur. anatom.*, t. 3, fig. I.

(3) Louis a comparé la substance osseuse du col du fémur à celui du diploë. M. Sabatier a tiré un signe de plus de sa fracture, de la difficulté très-douloureuse d'écarter la cuisse malade de l'autre cuisse, laquelle est occasionnée par le frottement et la pression, sur les parties environnantes, de ce col hérissé de pointes et d'aspérités.

l'adjoint de Morand, et qui, à ce titre, en réunissait tant d'autres pour être préféré. Quelques chirurgiens essayèrent toutefois de la lui disputer : mais leur extérieur, triste et vain simulacre de l'âge, du respect et de l'expérience, effaroucha les Graces. Ils ne parlaient à la jeune personne que de chirurgie, et n'avaient à lui citer que Gui de Chauliac et Lavauguyon. Leur rival, plus adroit, lui vantait le charme des beaux-arts, et lui lisait, dans leur langue originale, le Tasse et Milton. Il s'attachait surtout à éloigner de sa pensée ces images lugubres, ces souvenirs affligeans que rappelle involontairement une profession dont les bienfaits sont presque toujours mêlés de douleurs ; et les attraits des Muses décentes, et l'innocente séduction des talens agréables firent ranger la victoire de son côté.

Et pourquoi blâmerait-on en nous la culture modérée des arts d'agrémens, si propre à nourrir dans notre ame cette douce sensibilité dont l'excès serait nuisible sans doute, mais dont le défaut deviendrait un malheur de plus pour l'infortuné qui souffre? Mareschal fut un très-grand chirurgien : cependant l'archiatre Fagon, les comtes de Toulouse (1), de

(1) Amiral de France; le même qui gagna en 1704 la fameuse bataille de Malaga contre les flottes anglaise et hollandaise. Il avait pour secrétaire général, De Valincourt, homme de lettres, devenu membre de l'Académie française et de celle des Sciences, et l'intime ami de Mareschal, de Racine et de Despréaux.

Grammont et d'Avaux, et le joyeux Palaprat, auxquels il avait, avec tant de succès, fait l'opération de la taille, n'avouèrent-ils pas que son goût pour la musique, son enjouement et ses piquantes anecdotes avaient autant contribué à leur guérison que sa dextérité même (1).

La flûte de Boerhaave l'empêcha-t-elle d'être le premier homme de son état? Et M. Sabatier, pour avoir excellé dans le chant italien, et fait quelques jolis couplets, en fut-il moins savant et moins habile dans le sien? S'aperçût-on qu'en ornant son esprit, il eût énervé son génie chirurgical, ou efféminé son talent?

Gardons-nous de vouloir tout embrasser; mais ne craignons pas de mêler aux ronces dont le champ de l'art est hérissé quelques roses cueillies sur un sol plus riant.

M. Sabatier aimait à répéter que c'était dans le sein des lettres et des beaux-arts, qu'il avait trouvé ses plus nobles délassemens et les plus heureux momens de sa vie.

---

(1) Palaprat a dit, dans la préface de sa comédie des Empiriques : « J'étais, depuis dix à douze ans, nouveau Sisyphe, condamné à rouler une « grosse pierre, quand M. Mareschal, ce prince des chirurgiens, me fit « l'opération; et je suis persuadé que si son habileté et la légèreté de sa « main commencèrent ma guérison, sa douceur et la gaieté de son humeur « la perfectionnèrent. Il ne m'approcha jamais qu'avec un visage riant et « un bon mot; et moi je le reçus toujours avec un nouveau couplet de « chanson sur quelque sujet réjouissant ».

Après son mariage (1), il fixa sa demeure aux Invalides, et laissa au logis paternel sa mère, à qui, jusqu'à sa mort, arrivée en 1770, il continua de prodiguer ses tendres soins et ses secours généreux.

La vogue que ses talens et la retraite de Morand lui avaient attirée, le décidèrent à cesser ses cours particuliers pour se borner aux leçons publiques des écoles, où refluèrent ses auditeurs ordinaires, ainsi que les élèves attachés au service de l'hôtel. Mais il maintint, pour l'admission de ceux-ci, ces concours solennels dans lesquels la capacité pouvait seule obtenir les places, et où celle de gagnant maîtrise avait été autrefois remportée par les Perchet, les Bouquot, etc.

Vous à qui le héros de la France vient d'accorder d'honorables loisirs, après vous avoir long-temps vus à la tête de la chirurgie des armées, Rosapelli, Cavalier, anciens et dignes compagnons de mes travaux, ce fut par ces glorieuses épreuves que vous devîntes, dans votre jeunesse, les collaborateurs d'un chef illustre dont le nom ne fut jamais prononcé par vous qu'avec l'émotion de la reconnaissance et le signe du respect!

Vous aussi, que je n'ai pas besoin de nommer, l'honneur et l'exemple des chirurgiens-militaires, qui,

---

(1) En 1762.

dans toutes les régions où Napoléon porta ses armes triomphantes, joignîtes à l'utilité du talent le zèle de la philanthropie, vous acquîtes, encore adolescent, dans cette lice désormais fermée à l'émulation, le titre éternellement glorieux de disciple de Sabatier, et l'inappréciable avantage d'être compté parmi ses plus chers enfans!

M. Sabatier avait fait une ample moisson d'observations anatomiques, et chaque jour il recueillait de nouveaux faits de chirurgie, soit dans sa pratique et celle de ses contemporains, soit dans les recherches érudites auxquelles il ne cessait de se livrer, persuadé que, dans l'art de guérir comme en politique, il faut savoir demander au passé des leçons et des exemples pour le présent et pour l'avenir.

Entouré des ouvrages d'anatomie anciens et modernes, il sentit qu'il en manquait un aux étudians, dont le goût et la portée lui étaient si bien connus. La fastidieuse monotonie des uns les repoussaient; les autres les fatiguaient par l'obscurité de leurs descriptions; ceux-ci étaient trop abrégés, ceux-là étaient trop diffus; celui de Verdier, son premier maître, avait été aussi son premier guide avant qu'il pût consulter les œuvres de Vésale, de Riolan, de Santorini, de Willis, de Cowper, de Morgagni, d'Albinus, et de tous ces anatomistes fameux dont, après sa mort, on a trouvé sa bibliothèque si abondamment pourvue. Ce livre était devenu classique par la méthode et la

variété qui y régnaient (1). Quelques parties en étaient négligées ; mais d'autres y étaient traitées d'une manière supérieure : de ce nombre étaient la question de l'écartement des symphises avant et pendant l'accouchement, et le tableau comparatif du poids et des dimensions du fœtus, selon son âge. M. Sabatier se décida à donner une nouvelle édition de cet ouvrage, qu'il refondit presque entièrement, qu'il augmenta du produit de ses recherches, et auquel, après le nom de l'auteur, il mit le sien, déjà cher à la science et à la renommée (2).

Ce fut d'après ce même ouvrage, ou plutôt sur ce canevas encore si imparfait, que, six ans après, aidé des travaux d'Albinus et de Haller (3), et non moins riche de son propre fonds, que des découvertes des plus savans anatomistes, il publia ce traité complet d'anatomie qui a fait la moitié de sa gloire, que les étrangers ont traduit dans leur langue, et au dernier volume duquel il ajouta les neuf mémoires académiques qu'il avait composés à des époques différentes, et à mesure que ses dissections lui en avaient fourni les sujets (4).

---

(1) Verdier publia son Abrégé d'Anatomie en 1725, sans y mettre son nom. En 1729, il en donna une seconde édition où il se nomma.

(2) En 1758.

(3) Il suivit la classification d'Albinus, et imita sa description des muscles. Voyez les fascicules de cet anatomiste, publiés en 1756. Haller lui fournit aussi d'utiles matériaux pour l'artériotomie.

(4) Le Traité d'Anatomie de M. Sabatier fut dans le temps approuvé

On a dit, avec raison, de ce traité, qu'on pourra un jour faire davantage, mais qu'on ne fera pas mieux : et en effet, jusqu'à présent il n'a pas été surpassé. Des digressions physiologiques habilement amenées, des faits de pathologie bien choisis, y viennent tour à tour couper l'uniformité des démonstrations. Une sage érudition y anime les récits, et déroule, sans fatigue pour le lecteur, l'histoire des découvertes les plus importantes de l'anatomie. Plusieurs articles sont autant de chefs-d'œuvre; celui de l'oreille est un modèle d'exactitude et de description. On a dit que c'était dans Willis et Duverney qu'il avait pris les principaux traits de ce bel article. Mais dans quels auteurs avait-il puisé ces remarques si neuves et si philosophiques, d'après lesquelles on peut établir le principe que l'enfant qui a respiré et crié avant de naître, c'est-à-dire, avant d'avoir franchi le passage à la lumière, et qui ensuite, dans ce passage, a péri, n'est pas susceptible de ce qu'on appelle possession d'état, parce que, s'il a vécu selon l'ordre de la nature, il n'a pas vécu selon l'ordre de la société? Et de combien d'autres observations égale-

---

avec éloge par Louis et Choppart, commissaires nommés par l'Académie de Chirurgie pour en rendre compte à cette compagnie. « Il est recommandable, dirent-ils, par l'exactitude dans la description des parties, par « l'érudition qui règne dans l'exposé des découvertes faites par les anciens « et les modernes, et par des remarques intéressantes sur la physiologie et « la pathologie ».

ment originales et lumineuses n'est-on pas redevable à ce judicieux auteur ?

On voit que dans une carrière où il pouvait prendre un vol si hardi, et se servir de ses propres ailes, M. Sabatier n'avançait qu'en s'essayant, qu'en sondant prudemment le terrain (1).

En ce temps, on affectait à Paris de dire que hors de la capitale il n'y avait que peu ou point de bons chirurgiens. M. Sabatier, étranger à des moyens si misérables de se faire valoir, sut prouver le contraire. Dans une petite ville que la naissance du savant qui honora le plus la médecine française, l'immortel Vicq-d'Azir, vengea si bien des épigrammes de Lesage (2), Mauquest de la Motte s'était montré l'égal des plus grands praticiens, et avait publié un traité de Chirurgie dans lequel ils allaient encore habituellement chercher des conseils et des exemples, et d'où Van-Swieten avait tiré ses meilleures citations (3). M. Sabatier fit réimprimer ce traité, et y ajouta des notes qui lui firent autant d'honneur que celles du

---

(1) En cela bien différent de certains écrivains de son siècle, qu'on pouvait comparer, pour l'âge et pour l'ignorance, à ce jeune abbé dont parle l'ingénieuse Sévigné, lequel, devant entrer au séminaire pour s'instruire, prêchait toujours en attendant.

(2) On se rappelle les plaisanteries faites sur la ville de Valogne, dans la comédie de Turcaret.

(3) Commentaires sur les aphorismes de chirurgie de Boerhaave.

traité d'Opérations de Dionis en avaient fait au respectable De Lafaye (1).

La réputation de M. Sabatier croissait de jour en jour, et dans le public, qui ne fut jamais injuste ni ingrat envers lui, et dans le Collége et l'Académie de Chirurgie, qui lui accordèrent de bonne heure les plus flatteuses distinctions.

Louis, qui eut le malheur de n'être jamais son ami, n'en saisit pas moins avec empressement toutes les occasions de prouver le cas qu'il fesait de sa personne et de ses talens. Ayant été chargé, en 1768, d'aller vérifier, à Etampes, l'observation, alors unique, adressée à l'Académie, par Buttet, l'un de ses correspondans, sur une luxation de la tête du radius, ou son écartement en dehors de l'os du coude et de la facette radiale de l'humérus; il demanda M. Sabatier pour collègue dans cette mission délicate; et, à défaut de l'amitié, l'estime la mieux sentie de part et d'autre fut d'un voyage qui tourna tout à la gloire du chirurgien éclairé et honnête qui l'avait provoqué, n'ayant pu en être cru sur sa simple assertion.

L'année suivante, Louis, accusé par la famille de Lecat d'avoir outragé la mémoire de ce grand chirurgien, dans une notice sur sa vie et ses ouvrages, qu'il avait lue à une séance publique, trouva dans

(1) L'édition du traité de La Motte par M. Sabatier parut en 1771.

M. Sabatier un défenseur à la fois équitable et généreux; et rien ne fut changé au discours, dans lequel l'organe de l'Académie, injustement suspecté de ressentiment, n'avait pu dissimuler des erreurs et des écarts d'une trop éclatante notoriété (1).

La plus grande partie du temps de M. Sabatier était partagée entre l'étude de son art, et son exercice au dedans et au-dehors de l'Hôtel. Fidèle au précepte de Cicéron (2), il ne laissait passer un seul jour sans faire des extraits, sans travailler à quelque mémoire; et chaque mois, chaque année, il comptait, non pas combien il avait vu de malades, ni ce qu'ils lui avaient rapporté, mais combien il avait fait de progrès, et de quelle distance il avait eu le bonheur d'approcher de la perfection. Rien n'excusait à ses yeux ces praticiens vulgaires, si fiers de la prétendue expérience qu'ils croient avoir puisée dans leurs courses continuelles, qui sont tous leurs travaux, et pour qui les acquisitions de la science sont presque toutes perdues. Leur conduite l'affectait, comme si elle eût été pour

---

(1) En 1770, Valentin, chirurgien de Paris, publia contre Louis une diatribe virulente, dans laquelle les progrès de la chirurgie ne furent qu'un prétexte pour persécuter et calomnier un homme à qui sa célébrité avait attiré trop d'envieux, et sa vivacité trop d'ennemis. M. Sabatier ne l'abandonna pas en cette occasion, comme firent d'autres, à qui Louis avait été encore plus utile. Il blâma le livre et l'auteur, et professa hautement le mépris et l'indignation qu'ils lui avaient inspirés.

(2) *Nulla dies sine litterâ.*

lui une offense personnelle. Mais quand ils y mêlaient le honteux trafic des arcanes, alors il oubliait la douceur naturelle de son caractère, et, dans son indignation, il eût chassé du temple tous ces vils marchands qui en souillaient la sainteté. Des secrets dans l'art divin de soulager ses frères! Oui, disait-il, comme Burke et Fox, si la torture pouvait encore être permise, ce serait quand un homme cache une découverte utile à l'Etat en danger, et à l'humanité aux prises avec la douleur ; et à cette occasion, il rappelait que l'avare Rau, ce fameux lithotomiste hollandais, qui a emporté au tombeau le secret de son procédé, était mort sans gloire et sans estime, et avait laissé un nom odieux et méprisé (1).

Ici, anticipant sur le temps, je me vois forcé de le justifier lui-même d'un soupçon indigne de son ame fière et délicate. On l'a supposé intéressé, parce qu'il ne pensa pas que de stériles remercîmens pussent tenir lieu d'honoraires ; parce qu'il rappela quelques riches, sauvés par son habileté, au devoir qu'ils oubliaient envers lui ; parce qu'il ne croyait point que la reconnaissance, si rare et si douteuse dans cette classe, pût jamais suppléer à l'argent, ni que l'ar-

---

(1) Albinus avait calculé que Rau avait fait, à sa connaissance, quinze cents opérations de la taille, à 3000 francs chacune. Il se cachait pour opérer, et ne voulait souffrir aucun témoin, dans la crainte qu'on ne devinât sa méthode, ou, si l'on veut, son procédé.

gent seul pût suppléer à la reconnaissance, et que, pour être plus sûr du prix de ses soins, il exigeait plutôt celui-ci que celle-là, quoiqu'il eût des droits égaux à ce double retour. Mais on ne le vit point punir l'indigence souffrante des torts de l'opulence ingrate, et s'il prodigua généreusement son talent à l'une, jamais il ne le vendit bassement à l'autre.

On a reconnu d'ailleurs que les avis donnés libéralement aux malades ne sont pas ceux qu'ils sont le plus portés à suivre, et que, pour leur être utile et retenir leur confiance fugitive, il faut leur en imposer par l'inévitable obligation du salaire. Hippocrate avait déjà fait cette remarque (1); et le père d'Ausone, qui put exercer gratuitement la médecine à Bordeaux, graces aux bienfaits de l'empereur Gratien, dont son fils était l'instituteur et l'ami, se vit souvent préférer, avec moins de savoir, des médecins qui se fesaient bien payer (2).

M. Sabatier ne fut avare que du temps. Le temps était sa plus chère propriété, son plus riche domaine (3), et l'importunité ne pouvait assez le dédommager des heures qu'elle lui fesait perdre.

---

(1) *Præceptiones.*

(2) Ausone, faisant parler son père, dit :

Obtuli opem cunctis poscentibus artis inemptæ,
Officiumque meum cum pietate fuit.

(3) *Tempus possessio mea, tempus ager meus.* Jérôme Cardan.

S'il est prouvé qu'il ne se reposa jamais, on peut en conclure qu'il a été tout ce qu'il pouvait être, qu'il a rempli toute l'étendue de ses moyens, et atteint en tous sens les bornes de son génie.

Jeune, il fut sobre de productions, craignant toujours de grossir la foule de ces livres qu'il voyait, chaque jour, précipités d'une chute commune, et dont les auteurs ne devaient qu'au ridicule le triste honneur d'échapper à l'oubli.

Sans doute il est des sujets qui appartiennent à cet âge, et sur lesquels il peut s'exercer avec un grand succès. Bichat, que mes yeux cherchent en vain dans cette enceinte, encore pleine de son souvenir, et dont le nom rappellera toujours l'un des plus ardens et des plus ingénieux scrutateurs de la nature, Bichat en a laissé une preuve bien glorieuse ; et la Faculté s'honore d'en trouver une semblable dans l'un de ses jeunes membres, dont la présence arrête sur mes lèvres le juste tribut de louanges que j'allais lui payer. Mais, pour fixer ces lois sévères de la pratique ; pour poser ces règles d'une rigoureuse application ; pour établir ces préceptes immuables qui doivent élever la chirurgie à la hauteur des sciences exactes (1), il faut

(1) Hippocrate a dit (*de Arte*) : La cure de ces maladies (les maladies patentes ou extérieures) doit être parfaite et sans faute : ce n'est pas qu'elle soit facile, mais c'est qu'il y a une méthode sûre pour la trouver ; elle ne se découvre pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui sont capables de la chercher ; et il n'y a de capables de cette recherche que ceux qui ont joint le travail et l'étude à un heureux naturel.

pour ainsi dire toute la virilité d'un talent exercé par l'usage et par l'observation ; car l'un des plus pernicieux romans, c'est la chirurgie spéculative ; si elle ne corrompt pas le cœur, elle abuse l'esprit et trompe cruellement la main. Fille des loisirs que laisse à l'impatiente jeunesse la confiance souvent tardive des malades, à défaut de faits, elle imagine des systèmes (1), et on peut aussi la comparer à ces météores légers et brillans dont la décevante lumière ne sert qu'à égarer le voyageur dans l'obscurité de la nuit.

Toutefois M. Sabatier a prouvé lui-même qu'on peut dévancer l'âge, et hâter la lenteur de l'expérience, non en se jetant tumultueusement au milieu d'une multitude de faits qu'on ne pourrait étudier que superficiellement, mais en portant dans l'examen de ceux que l'occasion fait successivement passer sous les yeux, cette attention réfléchie, ce recueillement, cet esprit indagateur qui, en agrandissant la pensée, mûrit de bonne heure le jugement (2).

Diderot a dit, et La Harpe a répété, qu'il y a des hommes qui n'ont du talent que pour une page : il est vrai que souvent une seule page vaut mieux que tout un livre. M. Sabatier en eut pour toutes les pages

---

(1) *Opinio, maximè in medicinâ, administrantibus opprobrium, utentibus autem interitum affert.* Hipp., Epid., lib. 1, §. 20.

(2) Les lumières acquises par l'étude rendent l'expérience prématurée, et une théorie bien dirigée conduit à une pratique facile. *Frédéric-le-Grand.*

qu'il écrivit, parce qu'il les écrivit sous la dictée de la nature et de l'expérience.

Si nous parcourons celles qu'il a fournies à l'anatomie et à l'art de guérir, quels traits de lumière, quels conseils utiles, quels résultats lumineux et inattendus n'y trouvons-nous pas!

Depuis long-temps, nourrissant l'espoir d'entrer à l'Académie des Sciences, il lui fesait hommage du fruit de ses recherches anatomiques (1); tantôt démontrant, contre l'opinion du célèbre Méekel, que les vaisseaux lymphatiques de l'estomac s'ouvrent dans le canal thoracique, et non dans les veines sanguines du viscère même; tantôt confirmant la propriété d'absorption reconnue par Glisson, le premier, dans cet ordre de vaisseaux; tantôt expliquant par la distribution des nerfs ophthalmiques, cet obscurcissement de la vue que déjà Hippocrate avait observé à la suite d'un coup sur l'arcade surcilière, et indiquant le parti qu'on pourrait tirer de ce phénomène dans

---

(1) Les lectures faites par M. Sabatier à l'Académie des Sciences, avant sa réception, ne furent que les ébauches des mémoires qu'il lui présenta dans la suite, et qu'elle fit imprimer dans sa collection. En 1766, il fit voir à cette compagnie deux ovaires squirreux trouvés à l'ouverture du cadavre d'une femme enceinte de trois mois. Il en tira des conséquences contre le système sur la génération, alors le plus généralement adopté. En 1773, il lut deux mémoires, qui furent publiés dans le septième volume des savans étrangers, pages 553 et 593. Ce sont le cinquième et le sixième de ceux qui ont été mis à la fin du troisième volume de son Traité d'Anatomie.

certaines affections de l'œil, comme avait fait Valsalva, qui dissipa une cécité spasmodique, produite par une légère blessure au front, en changeant par des frictions le mode d'action des nerfs de cette partie.

Les efforts de M. Sabatier ne se ralentissaient pas, et cependant l'Académie, qui savait les apprécier, n'avait point de place à lui donner. Celle de Ferrein étant venue à vaquer, elle fit un acte de justice en l'accordant à M. Portal, qui attendait depuis plus long-temps, et qui avait beaucoup plus fait encore pour la mériter : mais Hérissant et Morand étant morts deux ans après, ses vœux furent enfin comblés (1) ; ils le furent même au-delà de ses espérances, puisqu'il obtint en même temps et la place qu'il avait tant desirée, et la gloire d'être nommé avant Vicq-d'Azir, qui cette fois, et peut-être en cette seule occasion, n'eut que le second rang.

Une distinction si flatteuse excita de plus en plus le zèle de M. Sabatier, et contribua beaucoup à le consoler de quelques chagrins qui étaient venus troubler la paix et le bonheur domestiques.

Il ne tarda pas à lire ce mémoire curieux dans lequel, reprenant tout ce qu'avaient écrit Helvétius, Sénac et Haller, sur l'inégale capacité du cœur et des vaisseaux pulmonaires, et s'arrêtant à l'observation

(1) En 1773.

contraire de Weiss, professeur de chirurgie à Altorf, il prouva par une suite d'expériences sur les animaux vivans, et d'ouvertures de cadavres après une mort violente et subite, que cette inégalité n'était qu'apparente; qu'elle n'avait pas lieu pendant la vie, et qu'elle était l'effet des derniers mouvemens et de la stase du sang qui arrivent, aux approches de la mort, dans les organes de la circulation.

Ce mémoire fut suivi de celui sur la circulation du sang dans le fœtus, dans lequel, outre ce que j'y ai déjà fait remarquer en passant (1), les belles observations d'Eustachi, de Winslow, de Bertin sont présentées sous un nouveau jour (2); où la découverte du trou dit de *Botal* est rendue à Galien, d'après lequel Carcanus l'a décrit avec une si grande précision, et où enfin le travail fait par Rouhault, en 1718, sur la circulation du placenta au fœtus, est cité dans ce qu'il renferme de plus intéressant.

M. Sabatier donna ensuite son mémoire sur la situation respective des gros vaisseaux du cœur et des poumons; production vraiment neuve, mais peu susceptible d'analyse (3).

Celui sur les veines dites de Thébesius, qui vint après, n'est que le récit de la dispute fameuse qui

---

(1) Page 30 de cet Éloge.

(2) En 1753, Bertin donna à l'Académie des Sciences un très-beau mémoire sur la circulation du sang dans le fœtus humain.

(3) A la fin du troisième volume de son Anatomie.

s'éleva, au commencement du dix-huitième siècle, entre cet anatomiste et Vieussens, et entre Ruisch et Lancisi, à l'occasion de la prétendue découverte de ces veines propres du cœur, et surtout de leur embouchure dans les cavités de cet organe : découverte qui fut en partie niée par Werrheyen, que Sénac traita de chimère, et dont Duvernoy fit justice par son expérience sur le cœur d'un éléphant, où l'on vit bien les veines, mais sans pouvoir leur trouver de communication ni avec les oreillettes, ni avec les ventricules (1).

Ce que M. Sabatier lut sur la structure du cerveau et de ses enveloppes (2) contient des détails descriptifs précieux, dont la portion qui lui appartient a passé dans tous les livres, sans qu'aucun en ait nommé le véritable auteur. Ce beau travail l'avait conduit à examiner de plus près qu'on n'avait encore fait avant lui l'origine des nerfs qui partent de l'organe encéphalique, et il avait remarqué que la dixième paire a plus de ressemblance avec ceux de la moelle épinière qu'avec ceux de la moelle allongée; qu'elle naît hors du crâne; que souvent, à sa naissance, elle est formée de deux faisceaux nerveux; qu'elle passe entre la première vertèbre du cou et l'occipital, et non pas

(1) Anatomiste établi en Russie. (Voy. Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. 11).

(2) Ce mémoire fut lu en 1773. Il est imprimé dans le septième volume des Mémoires des Savans étrangers, page 553.

à travers une ouverture pratiquée dans l'épaisseur de cet os.

Le mémoire sur les mouvemens des côtes et sur l'action des muscles intercostaux (1) établit cette vérité de fait, que les muscles qui servent au rétrécissement de la poitrine sont plus nombreux et plus forts que ceux qui la dilatent : différence qui se remarque dans toutes les autres parties du corps, où toujours les muscles fléchisseurs sont en plus grande quantité et plus robustes que ceux destinés à l'extension ; ce qui devenait plus nécessaire à la poitrine qu'ailleurs, à cause de la voix, de la toux, de la parturition, et des autres fonctions, qui, étant soumises à l'expiration, exigent plus de force de la part des muscles que celles qui dépendent de l'inspiration (2).

On se souvient avec quelle animosité Guillaume Hunter et Alexandre Monrô, auparavant si amis, se disputèrent publiquement la découverte des racines des vaisseaux lymphatiques, quoiqu'elle n'appartînt pas plus à l'un qu'à l'autre, et que le docteur Simmons, Anglais, l'eût déclarée la propriété de l'ana-

---

(1) Lu en 1778. La même année il lut une observation sur une ouverture fistuleuse au bas-ventre, par laquelle le malade rendait presque toutes ses urines. — Mémoires de l'Académie des Sciences, page 224. Année 1778.

(2) Ce mémoire fut lu en 1778. En 1790, M. Sabatier en lut un autre sur les muscles situés à la partie antérieure du col. — Mémoires de l'Académie, page 242.

tomiste français Nouguez, dont il avait suivi à Paris, en 1726, les leçons et les expériences. M. Sabatier fit part, en 1776, à l'Académie, des recherches et des observations qui lui étaient propres sur un sujet qui déjà alors était très-avancé, et par les travaux de ceux mêmes dont il avait fait deux ennemis irréconciliables, et par les efforts de Williams Hewson, élève célèbre de l'un d'eux, lequel était allé plus loin encore que son maître, et qui devait à son tour être surpassé par les Crueiskank, les Soëmering et les Mascagni, noms fameux, à côté desquels celui du professeur Des Genettes, notre collègue, a mérité d'être honorablement placé.

En 1784, M. Sabatier fit part à l'Académie d'un autre travail, où, rappelant l'antique méthode de l'ustion avec le fer ardent dans les morsures d'animaux attaqués de la rage, il cita, entre autres observations, celle d'un jeune homme à qui il en avait cautérisé vingt-cinq, toutes faites par le même chien, et qu'il avait guéri, c'est-à-dire, préservé de l'hydrophobie par ce moyen héroïque, depuis long-temps tombé en désuétude, quoique le seul digne de la confiance des malades et de celle des gens de l'art. Vers le même temps, la Société royale de Médecine couronna et fit imprimer un mémoire dans lequel Le Roux avait traité la même matière et établi les mêmes principes. Lequel des deux avait devancé l'autre ? C'est ce dont s'occupa le moins M. Sabatier, qui, n'ayant d'autre amour-

propre que l'amour de l'humanité, renonça sans peine à la priorité, et se réjouit que la plume et l'expérience du savant chirurgien de Dijon eussent aussi consacré des vérités si importantes pour le genre-humain (1).

Cependant ce sujet l'intéressa le reste de sa vie. Il le reproduisit avec de nouveaux faits aussi concluans que les premiers (2), dans le second volume des Mémoires de l'Institut, où l'on connaissait si bien le prix qu'il y attachait, que, quand cette Compagnie, ainsi que la Faculté de Médecine et la Société établie près d'elle, recevait des observations, ou des écrits, ou des demandes d'avis qui y étaient relatifs, c'était toujours à lui, d'après son propre vœu, qu'elle les renvoyait (3).

---

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1784, page 193.

(2) 1797. Mémoires de cette année, page 249.

(3) Dans l'exposé des divers travaux fournis par M. Sabatier à l'Académie des Sciences avant et depuis son admission, l'auteur n'a pu suivre l'ordre chronologique, faute des Mémoires de cette compagnie, qu'il n'avait point à la campagne, où, pendant les vacances, il a écrit cet éloge. Voici ce que ce savant laborieux a encore donné à la même académie, et qu'on n'a point cité dans le texte, déjà trop surchargé : En 1775, une observation sur une vertèbre presque entièrement détruite, dans un homme sain et robuste qui n'avait jamais eu de maladie extérieure ni intérieure. En 1780, des remarques sur le canal thoracique de l'homme, qu'il avait vu rempli de sang fluide dans un sujet, et de sang coagulé dans deux autres ; remarque qui n'avait pas encore été faite, et qui supposait l'existence de quelques vaisseaux sanguins se débouchant dans le canal. En 1783, un mémoire sur quelques particularités de la moelle épinière et de ses enveloppes. Même année, un mémoire sur les fractures en travers de la clavicule. En 1790, des observations sur les muscles droits du bas-ventre. Ces différens mémoires et observations sont imprimés, soit dans les Mémoires des Savans étrangers, soit dans la collection particulière de l'Académie.

Les travaux du membre de l'Académie des Sciences ne nuisaient point à ceux du membre de l'Académie de Chirurgie. Si, dans l'une, il fut un savant anatomiste, dans l'autre il se montra comme un habile praticien. Les premiers volumes des Mémoires de celle-ci offrent déjà des traces remarquables de son activité : mais c'est dans les deux derniers qu'il a déployé le plus de savoir et de talent. Alors il était commissaire pour les correspondances, et, en quelque sorte, le coopérateur du secrétaire perpétuel. Cette charge, à laquelle la confiance et l'estime de ses collègues l'avaient élevé, le mettait en rapport avec les chirurgiens les plus renommés de l'Europe. Il avait le double avantage de connaître un des premiers leurs découvertes, et de leur apprendre l'accueil qu'elles avaient reçu dans le sein de l'Académie. Il savait, dans un cadre étroit, rendre plus évidentes les erreurs et les vérités ; et soit qu'il eût été chargé de dispenser la louange ou le blâme, sa bienveillance naturelle et sa politesse éclairée réussissaient toujours à ramener ceux qui s'étaient trompés, et à exprimer noblement aux autres les sentimens d'estime qu'ils avaient mérités.

Dans son excellent mémoire sur les anus contre nature, M. Sabatier, parlant de cette dégoûtante infirmité, lorsqu'elle est le résultat d'une hernie gangrenée, a dit, avec l'accent du reproche et de la persuasion : « qu'elle serait bien plus rare, si l'on suivait les règles « prescrites par Louis dans le traitement de cet acci-

« dent, et si ceux qui se livrent à l'exercice de la chi-
» rurgie en puisaient les principes dans les Mémoires
« de l'Académie qui en sont la véritable source. » C'était, dans ce dernier passage, rappeler une vérité également applicable à son travail sur les anus contre nature, et aux autres productions dont il a enrichi ce recueil précieux, aujourd'hui peut-être trop négligé.

M. Sabatier s'est surtout attaché à expliquer la formation de cette tumeur rougeâtre, tuberculeuse, plus ou moins sensible et volumineuse, qui s'échappe par l'orifice même de l'intestin divisé, et dont il a donné, comme avait déjà fait Albinus, un très-bon dessin d'après nature. En admettant, avec quelques auteurs, que cette tumeur est souvent l'effet de l'introversion de l'intestin, comme il arrive dans la procidence du rectum, il pense que, dans quelques cas où elle s'était prolongée de près d'un pied, elle dépendait d'une invagination de l'intestin supérieur; et cette remarque, qu'ont justifiée les ouvertures de cadavres, l'occupe spécialement dans le cours de son mémoire, où il a rapporté l'histoire de cet infortuné en faveur de qui La Martinière avait excité la compassion et la libéralité du souverain, et où il a rendu tributaires de son sujet tous les auteurs qu'il a pu découvrir, en commençant par Hippocrate, qui a raconté (1) comment un jeune Abdéritain, nommé Dinias, avait eu,

(1) Épidémies, septième livre.

à la suite d'une plaie près l'ombilic, *une fistule avec gonflement de l'intestin*, par laquelle un jour on vit sortir un gros ver.

Le mémoire sur l'hydrocèle n'a presque rien laissé à faire aux auteurs qui sont venus après M. Sabatier. C'est la monographie la plus savante et la plus complète qui ait été publiée sur cette affection (1). Tous les modes de traitement qui ont été successivement tentés, abandonnés, repris et oubliés, y sont exposés avec des détails dont aucun ne paraît superflu ; et cette revue, qui retrace partout des succès mêlés de revers, sert à faire sortir du milieu de ces essais de l'art encore mal assuré le procédé le plus digne de son choix. L'incision simple des anciens, que Sharp et Bertrandi ont vainement reproduite ; l'excision, dont Douglass a été le patron le plus ardent ; la cautérisation, que Dionis avait fait revivre, et que Monrô père a léguée à l'un de nos contemporains, entre les mains de qui elle n'a pu se soutenir ; le séton des Arabes, que Fallope avait renouvelé, et que Pott, malgré ses efforts et l'autorité de son nom, a vu retomber dans l'oubli ; l'irritation du sac par le moyen d'une tente, d'un morceau d'éponge, d'une bougie, de l'extrémité de la canule du trois-quarts, recommandée par Paré, Guillemeau, Franco, Covillard, et qui, de notre temps, a eu si peu de partisans ; tous ces procédés,

(1) Cinquième vol. des Mémoires de l'Acad. de Chirurgie, in-4°, p. 670.

toutes ces tentatives, ont été sagement discutés par M. Sabatier, qui, sans disconvenir de l'utilité de l'excision et des caustiques dans les cas, très-rares, d'un endurcissement considérable de la tunique vaginale, s'est prononcé en faveur de la méthode si simple et si sûre des injections chaudes de vin rouge, pur, à laquelle il est parvenu à attirer la confiance générale (1).

J'aurais pu placer parmi les productions de la jeunesse de M. Sabatier (2) son mémoire sur les luxations consécutives de l'os de la cuisse, puisque ce fut à l'âge de vingt-huit ans qu'il le composa. Alors un prince cher à la France (3) venait de succomber de cette affection, dont la cause était restée inconnue; et M. Sabatier, voulant respecter la douleur publique, retarda, jusqu'à l'impression du cinquième volume de l'Académie la publication de cet écrit, si digne de la réputation de l'auteur.

Déjà en 1722 (4), Jean-Louis Petit avait annoncé que les chutes sur le grand trochanter étaient les causes les plus ordinaires de cet accident, et que l'engorgement subséquent de la cavité cotyloïde, n'y laissant plus de place à la tête de l'os, déterminait la luxation de celle-ci, pour peu qu'elle se trouvât livrée à la puissance des

(1) Cinquième Volume de l'Académie de Chirurgie, in-4°, page 727.

(2) Comme il a été fait pour le mémoire sur la fracture du col du fémur, et pour quelques-unes des observations de son jeune âge.

(3) Le duc d'Aquitaine.

(4) Mémoires de l'Académie des Sciences.

muscles; M. Sabatier a prouvé, par le raisonnement et par des exemples nombreux, que la chute sur les genoux occasionne encore plus souvent et plus facilement cette luxation ; et sans prétendre contredire Petit, il a démontré, par plusieurs pièces pathologiques, que presque toujours ce sont la suppuration du tissu spongieux de l'os des îles, et la destruction, par la carie, des bords de sa cavité articulaire, et de la tête même du fémur, qui la préparent, et qui donnent aux muscles la facilité de l'achever (1).

Je ne parlerai du mémoire sur les déplacemens du vagin et de l'utérus, auquel on mit tant d'importance à l'époque où il parut, que pour faire remarquer que, si de nos jours il n'offre plus le même degré d'intérêt, c'est qu'on en a transporté toute la doctrine et toutes les observations dans les livres modernes, sur l'art obstétrique, où l'on n'en a pas toujours cité le primitif auteur, parce qu'il était étranger à la pratique de cet art. Ainsi, quand on a détourné les eaux d'une source antique et sacrée pour en remplir un bassin somptueux, celui-ci jouit seul des regards et de la faveur, et la nymphe bienfaisante est oubliée (2).

---

(1) Quatrième volume des Mémoires de l'Académie, in-4°, page 630.

(2) Troisième volume des mêmes Mémoires, page 331.

C'est dans ce mémoire qu'on trouve l'étonnante observation publiée par Brodeman, dans les Éphémérides d'Allemagne, sur une femme dont la matrice, contenant un fœtus de neuf mois, et tombée hors du bassin, fut ouverte par une longue incision, qui permit d'extraire l'enfant et le pla-

Nous n'en sommes guère qu'à la moitié des écrits de M. Sabatier, et déjà nous avons parcouru les deux tiers de sa vie. A cette époque, le public eut à lui comparer un chirurgien qui a vécu assez pour éterniser son nom, mais dont l'existence fut encore trop courte pour les progrès de l'art et pour le bien de l'humanité. Desault venait de s'emparer du sceptre de la chirurgie, échappé des mains d'un homme qui le tint long-temps avec gloire. Il avait pris cet ascendant irrésistible que donne la nouveauté quand elle est soutenue par de grands talens ; et déjà il avait éclipsé la plupart des chirurgiens les plus connus et les mieux famés de la capitale. Mais le parallèle, en laissant à l'un tout l'éclat de sa réputation, ne put obscurcir celle de l'autre ; il prouva seulement qu'ils avaient tous deux un genre de mérite absolument différent.

Desault (1), génie inculte et sublime, s'était, sans guide et sans modèle, élancé comme un géant dans la carrière ; chaque jour il y imprimait des pas rapides, profonds et inégaux.

M. Sabatier, esprit orné et réfléchi, s'y était présenté

---

centa. Cette ouverture se ferma par le seul ressort du viscère, qu'on réussit à replacer, et à maintenir en place avec un pessaire. M. Sabatier a blâmé et l'auteur et les conseillers imprudens d'une opération qu'il eût été si facile d'éviter.

(1) La chirurgie était pour Desault une sorte d'instinct, comme l'art de la guerre en fut un pour le grand Condé.

au milieu des bons exemples ; il y avait cherché les vestiges de ses prédécesseurs, et il y laissait à son tour des traces mesurées, durables et régulières.

L'un avait élevé une sorte de culte dont il s'était fait le prophète ; il faisait passer dans l'ame de ses nombreux sectateurs cette chaleur, ce fanatisme qui dévorent la science, et dont il était lui-même dévoré ; il brisait devant lui les barrières qui gênaient son indépendance ; forçait la confiance lors même que la raison et l'expérience lui résistaient; et toujours impatient de se frayer de nouvelles routes, il découvrait, comme par inspiration, les vérités les plus étonnantes, auxquelles, à son insu, se mêlaient quelquefois les erreurs les plus singulières.

L'autre, soumis à la règle, et docile aux préceptes consacrés par le temps et par l'usage, n'avait pour missionnaires de sa doctrine que des ouvrages muets et des auditeurs qu'il ne savait pas enflammer : plus porté à perfectionner qu'à innover, il s'arrêtait aux bornes du possible ; il marchait lentement d'une vérité à une autre, les fécondant par ses méditations, et y ajoutant de temps en temps des conceptions neuves et utiles.

Celui-là, se nourrissant de son ardeur, toujours poursuivi par le sentiment de ses forces ; souvent, faute d'érudition, croyant avoir inventé lorsqu'il n'avait eu que des idées déjà connues ; avide d'attacher son nom aux méthodes qu'il adoptait ; se faisant de quelques

rivaux jaloux autant d'ennemis qu'il accablait de sa célébrité, ou qu'il épouvantait de toute la distance qu'il mettait entre eux et lui.

Celui-ci, mesurant son zèle sur ses moyens, trop versé dans l'histoire de l'art pour perdre son temps à chercher ce qui avait déjà été découvert; moins empressé de s'attribuer des procédés utiles qu'à en conseiller l'application; prévenant ou désarmant l'envie par ses condescendances et sa modération; jouissant d'une renommée exempte d'amertume, et se mettant sans trop d'affectation à la portée de chacun de ses confrères.

S'il fallait dire quel est celui qui a imprimé le plus de mouvement et qui a donné la plus forte impulsion à la chirurgie, on ne balancerait pas à nommer Desault; mais s'il s'agissait de décider lequel des deux lui a attiré le plus de considération, peut-être prononcerait-on en faveur de M. Sabatier (1): car si une grande habileté et des talens supérieurs font rechercher le chirurgien; c'est l'heureux accord de ces qualités et d'un esprit cultivé et poli qui donne du lustre à la chirurgie, qui lui attire ces égards et ces distinctions qui, tout étrangers qu'ils paraissent à ses pro-

(1) M. Sabatier a rendu justice à Desault. Voici ce qu'il en disait (en l'an 10) dans son discours de rentrée: « Desault, de qui le zèle pour l'instruction des élèves et les soins attentifs pour les malades des grands hospices qui lui avaient été confiés étaient le moindre mérite, et dont la perte prématurée afflige tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'art, etc. »

grès, n'en contribuent pas moins à les hâter, en appelant dans son sein les hommes les plus propres par leur éducation et leurs bonnes études à la rendre florissante (1).

La révolution, préparée de loin par la faiblesse d'une cour sans prévoyance, et par les manœuvres séditieuses d'une ambition sans frein, venait d'éclater. La fureur de l'innovation, l'espoir d'un meilleur ordre de choses, et la crainte, bien plus fondée d'un bouleversement funeste, agitaient tous les esprits. Chacun était attentif à l'éruption du volcan : les uns pour s'en garantir, les autres pour en profiter. M. Sabatier, gémissant avec les bons citoyens sur les malheurs de sa patrie, prit le parti de rester dans sa solitude, d'où il ne sortit guère que pour se rendre secourable dans les catastrophes qui signalèrent le début de la plus désastreuse maladie dont le corps politique eût jamais été frappé (2).

Quoique dans cet asile tout, jusqu'à son ancien et

---

(1) La Peyronie, par son esprit aimable, ses manières nobles et la variété de ses connaissances, parvint à relever la chirurgie dans l'opinion de la cour et dans l'estime du public. On ne peut contester à Louis de l'avoir fait honorer parmi les grands, et de l'avoir rendue recommandable parmi les savans. Morand, Hévin, ont concouru à cet heureux changement. J. L. Petit, pour se montrer encore plus digne d'elle, eut le courage, à quarante ans, d'apprendre la langue latine.

(2) Lors des malheurs du Champ-de-Mars et de Grenelle, M. Sabatier s'empressa de donner les premiers secours aux blessés, et de faire lui-même les opérations les plus urgentes.

respectable nom eût été renversé, il n'y courut aucun danger, et n'y essuya que peu de privations. Ses vieux compagnons, que pourtant la contagion de l'exemple n'avait pas tous épargnés, lui restèrent fidèles; ils lui auraient fait un rempart de leurs corps mutilés, si sa vie ou sa liberté eût été en péril; et, chose digne de remarque! dans un temps où il était si facile à l'intrigue d'enlever la place à un homme de bien, personne n'osa attenter à la sienne.

Ce fut dans les longues soirées de ces jours d'égarement, et loin des scènes sanglantes dont la multitude aimait à repaître sa vue, sans pouvoir l'en rassasier, que M. Sabatier, cherchant dans l'étude des distractions et des consolations, alors si nécessaires, rassembla, avec le plus d'activité, les matériaux du Traité d'opérations chirurgicales qu'il publia dans la suite.

Le secret le plus sûr et le plus noble de résister à la tentation de haïr les hommes, quand on les croit pervers, c'est de se condamner généreusement à leur être utile; et ne fallait-il pas que l'art qui veille à leur vie élevât aussi des autels, lorsque la mort avait partout les siens, qui partout regorgaient de victimes?

Ces occupations solitaires furent interrompues par l'ordre qu'il reçut de joindre, en qualité de chirurgien consultant (1) l'armée du Nord, alors rassemblée

(1) Cet emploi est supprimé depuis long-temps. Il y avait alors deux

devant Mons, et sur le point d'en venir, pour la première fois, aux mains avec un ennemi qui paya chèrement dans la suite la supériorité passagère que lui donnèrent en cette occasion l'inexpérience de nos troupes et la défiance qu'on leur inspirait contre leurs généraux.

Lorsque tout à coup, d'une vie douce et uniforme, on est transporté au milieu de l'agitation des camps; lorsque, enlevé à des études tranquilles et à des fonctions paisibles, on n'entend plus autour de soi que le bruit des armes, que les apprêts tumultueux des batailles, et qu'on est chargé d'opposer les ressources, souvent bornées, de l'art de conserver, aux inépuisables efforts de l'art de détruire, un tel contraste a de quoi effrayer; il peut même avoir plus d'une influence dangereuse. La tâche qui fut confiée à la réputation et aux talens de M. Sabatier exige, dans un corps encore jeune et robuste, une ame exercée à toutes les secousses. Il n'y a point de repos pour nous aux armées; nous y sommes, comme l'a dit

---

chirurgiens supérieurs à chaque armée; à présent il n'y en a plus qu'un, qu'on appelle chirurgien en chef. Le titre de premier chirurgien d'armée, et à plus forte raison celui de premier chirurgien des armées, n'ont été créés, et ne sont reconnus par aucune loi, par aucun décret ni réglement; et personne n'a le droit de prendre l'un ou l'autre, pas même les chirurgiens membres de l'inspection générale du service de santé militaire, dont le rang, les attributions, et jusqu'à la dénomination sont absolument pareils, quelque qualification qu'ait pu leur être donnée antérieurement au brevet qui les a institués dans cette nouvelle place.

Vicq-d'Azir (1), les soldats de tous les jours, de tous les momens; nous n'y quittons jamais le combat; les maladies, les blessures, l'insalubrité des lieux, l'inclémence des saisons, la contagion des épidémies, sont pour nous des ennemis implacables et sans cesse renaissans (2); et dans cette pénible lutte, où les dangers nous pressent de toutes parts, ce sont encore ceux que nous partageons avec les guerriers, sur les champs de bataille, que nous avons le moins à redouter. L'impitoyable avarice, qui, loin des regards d'une autorité tutélaire, grossit de son fléau le fléau de la guerre; la cupidité, dont les insidieux calculs dévorent en secret, ou supposent faussement des approvisionnemens nécessaires; l'insuffisance de nos pouvoirs pour faire le bien, et l'excès de l'autorité de ceux qui sont intéressés à faire le mal; tous ces abus enfin, que l'œil du maître, tout perçant qu'il est, ne saurait atteindre, ni empêcher, voilà nos plus grands périls et nos plus formidables calamités! et quelle force, quel courage ne faut-il pas pour oser attaquer, et pour vaincre de pareils adversaires!

M. Sabatier, âgé de plus de soixante ans, et dont la santé était très-chancelante, sentit qu'il ne pourrait supporter de si grandes fatigues. Il ne parut au quartier-général que pour y recueillir, un instant, des marques franches et flatteuses d'une estime et d'une

---

(1) Éloge de Pringle.

(2) Les médecins sont associés à ces dangers.

confiance méritées, et pour y laisser des regrets qui ne furent ni moins sincères, ni moins honorables (1).

Louis venait de terminer sa carrière, aussi orageuse que brillante. L'envie, qui, si long-temps, lui avait rendu avec usure tous les tourmens qu'elle en avait reçus, voyait enfin entre elle et lui un tombeau qu'elle ne devait même pas toujours respecter. Veuve de son savant et éloquent organe, l'Académie de Chirurgie jeta les yeux autour d'elle pour le remplacer. Elle y trouva bien le double talent dont elle avait besoin; mais naturellement inquiet et turbulent, ce talent était encore égaré par les prestiges d'une trompeuse liberté, et l'Académie craignit pour la sienne. Bien convaincue d'ailleurs que, dans les temps difficiles surtout, un bon esprit vaut mieux qu'un grand esprit, elle appela M. Sabatier, qui offrait la rare et précieuse réunion de l'un et de l'autre, et dont elle avait si souvent admiré les lumières, l'éloquence et la sagesse.

Mais bientôt le torrent révolutionnaire qui entraînait tout précipita à son tour et l'Académie et le Collége de Chirurgie; et le temps seul manqua au nouveau secrétaire perpétuel pour prouver qu'il n'était pas indigne de succéder à celui qui, pendant plus de trente ans, avait rempli avec tant de suc-

---

(2) A Valenciennes, dans le mois de juin 1792. Il eut pour successeur l'auteur même de cet éloge, lequel n'est pas moins aujourd'hui au-dessous de son modèle, qu'il ne fut alors inférieur à son respectable et savant prédécesseur.

cès et de célébrité cette place importante et difficile.

Peu de temps après, M. Sabatier fut nommé pour aller inspecter les hôpitaux militaires, avec deux collègues qu'il aurait choisis lui-même, s'il en eût été le maître, tant leur opinion et leur probité étaient conformes à ses principes (1). Comme eux il porta, dans cette mission un nom respecté, capable de rappeler à son devoir quiconque s'en serait écarté ; mais il leur laissa, comme une partie qui leur était plus familière qu'à lui, le soin d'exercer cette surveillance qui va découvrir les abus partout où ils se cachent, qui les démêle jusque dans les apparences du bien, et dont la sévérité ne ménage ni les choses ni les personnes, dès qu'il s'agit des intérêts de cette classe respectable qui, toujours prête à prodiguer sa vie pour l'État, mérite qu'à son tour l'État n'épargne rien pour elle.

M. Sabatier, voulant voir à l'œuvre les chirurgiens, leur fesait faire sous ses yeux les opérations, les pansemens, les visites; il les encourageait avec bonté; il les reprenait sans aigreur; c'était un bon père au milieu de ses enfans; et au lieu de cet examen qu'on avait tant redouté de sa part, on n'avait eu avec lui qu'un entretien familier, mais dans lequel, sans s'en être douté, on n'en avait pas moins donné la mesure de son savoir.

---

(1) MM. Coste et Parmentier, inspecteurs généraux du service de santé des armées.

Quelle différence de cette inspection confiée à trois hommes dont les vertus égalaient les lumières, et à qui, pour cette seule raison, il ne fut pas permis de l'achever, et de celles qui, après eux, furent prostituées à des individus dont le mauvais choix était l'ouvrage de certains mandataires du peuple, eux-mêmes très-mal choisis!

Heureux d'avoir pu faire impunément quelque bien, M. Sabatier revint avec plaisir parmi ses livres, et reprit le cours des travaux que son absence lui avait fait suspendre. La France était encore couverte de ruines; les écoles restaient fermées; les chaires désertes, les professeurs dispersés, et le règne de la barbarie, avec son ignorance et sa férocité, n'était point fini. Mais enfin, après avoir été si long-temps battu par la tempête, le vaisseau surgit au port, et des jours plus sereins et plus fortunés commencèrent à luire sur nous. A peine on en vit le consolant crépuscule, deux hommes, zélateurs ardens et éclairés des sciences, firent une seconde fois sortir du chaos les lois protectrices et les institutions qui devaient en particulier conserver la nôtre : Fourcroy et Thouret, dont les bienfaits et notre reconnaissance ont uni pour jamais les noms chéris et révérés, relevèrent du milieu des décombres, par un commun dévouement que rien ne put décourager, l'arbre abattu de la science de guérir, et, d'une main guidée par la raison et la philosophie, rattachèrent à son antique tronc cette branche non

moins ancienne, que d'aveugles préjugés en avaient trop long-temps séparée.

L'École de Médecine fut établie, et M. Sabatier revint dans ce majestueux édifice, que, dans des temps plus prospères, il avait vu élever à la gloire de son art, faire entendre les oracles de l'expérience, et manifester sa joie d'avoir pu, avant de mourir, voir deux sciences qui furent toujours indivisibles dans leurs principes, se réunir dans leur enseignement, et répandre sur ceux qui se livrent à l'une ou à l'autre le même degré d'estime et de considération.

On est porté à croire que ce fut pour consacrer cette association mémorable et si conforme à nos vœux qu'il désigna dans la suite la chirurgie sous le titre de Médecine opératoire, ainsi que l'avait déjà fait Lassus (1), quoique cette dénomination nouvelle se ressentît si fortement d'une époque qu'il n'aimait pas, et durant laquelle on créa tant d'autres mots que l'on n'ose plus prononcer aujourd'hui. On n'a jamais bien connu les motifs qui déterminèrent M. Sabatier à adopter ce langage. Mais il faut qu'ils aient été bien pressans, bien impérieux; autrement, eût-il commis une pareille infidélité envers un art qu'il aima jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'à la jalousie, et dans le nom

(1) A la tête de son Traité d'Opérations de chirurgie, qu'il fut forcé, pour sa sûreté, de publier, sous une forme un peu révolutionnaire, à son retour de Rome, où il avait accompagné, comme il le devait, les tantes du roi, ses bienfaitrices.

comme dans le sein duquel il avait trouvé tant de gloire et une si belle fortune ? Et comment aurait-il pu renoncer à une qualité dont les La Peyronie, les Petit, les Morand, les Louis, les Desault, et son père lui-même, avaient été si fiers, et dont il était à son tour si honoré, après l'avoir rendue si honorable, pour en prendre une autre qui n'avait encore illustré personne, à laquelle personne n'était encore accoutumé, et qui, dans l'opinion et les souvenirs du public, avait un sens et une application si peu dignes d'envie? Car enfin, si la chirurgie suppose des chirurgiens, la médécine opératoire suppose des médecins opérateurs : et quelles idées ne donne, ou ne réveille pas cette qualification banale, *circonforaine*, toujours suspecte aux magistrats, et toujours repoussée par les vrais gens de l'art? (1)

Soyons ou médecins ou chirurgiens, mais n'ayons pas la prétention d'être à la fois l'un et l'autre; ce serait nous condamner à une double médiocrité; et quelle que soit celle des deux sœurs à laquelle nous nous soyons unis, restons-lui fidèles; ne rougissons pas de son nom; ne la diffamons point par un honteux di-

---

(1) On a réussi à faire dire *la médecine vétérinaire*, *la médecine oculaire*, etc., mais on ne pourra de sitôt faire dire *la médecine opératoire*. L'Institut n'a point adopté cette dénomination, et il ne paraît pas qu'elle doive être admise dans le nouveau Dictionnaire de l'Académie. Au reste, cette opinion ne doit être attribuée qu'à l'auteur de l'Éloge de M. Sabatier, lequel en répond personnellement, ainsi que de toutes celles énoncées en cet écrit.

vorce; mais plutôt glorifions-nous d'être entrés dans une famille qui ne distingue plus entre ses enfans, et qui a un patrimoine égal d'honneurs, d'égards et d'utilité à leur léguer.

Oui, la science de guérir a pour toujours abjuré l'orgueilleuse et méprisable dispute des préséances. La première place y appartient au plus habile. On n'y connaît de subalternes que la sottise et l'ignorance.

Des doctes débris des anciennes sociétés savantes, fut formée cette Académie universelle, dans laquelle, comme dans un centre commun, les sciences, les lettres, les beaux-arts, l'industrie, versent tour à tour leur tribut, et puisent en échange des lumières et des leçons. L'Institut leva sa tête majestueuse par-dessus les établissemens, comme lui, échappés au néant; et à côté d'un héros à qui la victoire était déjà habituée à prodiguer ses lauriers on vit s'asseoir M. Sabatier, dont le front ceint du chêne civique attestait que la gloire a des palmes pour tous les genres de mérite.

Aucun membre ne fut plus exact à acquitter sa dette académique. Dès la première année, il communiqua à sa classe (1) un mémoire dans lequel, d'après ses observations et celles des chirurgiens anglais (2), il établit les avantages et l'innocuité de l'opium à très-grande dose, dans le serrement convulsif des mâchoires, à la

---

(1) 1796. Vol. des Mémoires de la première classe de l'Institut.

(2) Observations et recherches de médecine par les médecins de Londres.

suite des plaies ; et où, rejetant la plupart des remèdes ordinaires, à cause de la lenteur de leurs effets, dans un accident qui tue en quatre jours, s'il est aigu, et qui peut se dissiper spontanément, s'il se prolonge jusqu'au quatorzième (1). Il s'attache à réfuter une opinion attribuée à J. L. Petit, quoiqu'il n'en existe aucune trace dans ses écrits. Ce grand praticien passe pour avoir, le premier, conseillé, dans cette redoutable complication des plaies aux extrémités, l'amputation du membre. « Mais, dit M. Sabatier, quel mo-
» ment à saisir pour cette opération extrême que celui
« où il se déclare une affection si souvent et si promp-
« tement mortelle! Et comment se persuader que la
« douleur excessive et inévitable de l'amputation puisse
« faire cesser le trouble et l'agitation auxquels le sys-
« tème nerveux est déjà en proie ? » (2)

Dans un second Mémoire il éveilla l'attention des chirurgiens sur la fracture du sternum; accident rare à la vérité, mais dont la possibilité n'a plus besoin de preuves, depuis celles qu'il en a données avec Petit et Duverney. Il les invita à prendre garde aux contre-coups que le sternum frappé, et cédant, par son élastique mobilité à la percussion, va porter jusque sur les organes contenus dans la poitrine, et dont les ra-

---

(1) Hipp., aphor. 6, sect. 5.

(2) Mémoires de la première classe de l'Institut, premier volume, p. 179. Lu le 6 pluviose an IV.

vages, non plus que leur véritable cause, n'ont point été prévus dans le travail d'ailleurs si parfait et si important de La Martinière (1).

Libre de tous ménagemens envers une compagnie savante qui n'était plus, il blâma, dans ses remarques sur l'opération de la taille avec le lithotome caché, le jugement qu'elle avait porté de cette opération au milieu de longues et bruyantes discussions, les unes très-solides, et les autres peut-être trop passionnées; et il n'hésita plus de dire, de cet instrument loué avec excès par ses partisans, et déprécié de même par ses adversaires, que *c'était l'invention qui fesait le plus d'honneur à l'esprit humain* (2).

Je passerai sur son mémoire explicatif des changemens qui surviennent aux organes de la circulation du fœtus, lorsqu'il a commencé à respirer (3), ainsi que sur ses deux rapports concernant l'organisation de l'œil et la pupille artificielle (4), pour arriver plus vite au moyen proposé par lui pour suppléer à l'amputation du bras dans l'article (5).

Après avoir relaté dans son mémoire l'observation

---

(1) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome IV, page 545.

(2) Mémoires de la première classe de l'Institut, deuxième volume. Lu dans le mois de messidor an V.

(3) Mémoires de la première classe de l'Institut, troisième volume. Lu le 11 messidor an VIII.

(4) *Ibid.*, cinquième volume, page 14. Lu le 11 messidor an VIII.

(5) *Ibid.*, même volume. Lu le 16 frimaire an VIII.

de Thomas, chirurgien de Pézénas, qui avait vu sortir, par un ulcère fistuleux pénétrant dans l'articulation scapulo-humérale, la tête cariée et isolée de l'os du bras; celle de Vigaroux, chirurgien de Montpellier, qui disait avoir, en pareil cas, fait la résection de cette tête, encore attachée à *l'humérus* (1); celle de Bent, chirurgien de New-Castle, qui, selon l'assertion de Hunter, avait réellement osé faire cette résection; celle enfin de White, chirurgien de Manchester, la plus connue et la mieux constatée de toutes (2). M. Sabatier fait cette réflexion judicieuse : « qu'il est étonnant que « l'idée de cette opération ne se soit pas présentée aux « gens de l'art, dans des occasions analogues, où ils « ont amputé le bras dans l'article affecté de carie, « et dévasté par une longue suppuration, et qu'ils se « soient plutôt appliqués à modifier et à perfectionner « les procédés de cette amputation qu'à chercher les « moyens de l'éviter et de conserver le membre » (3). Il ne s'était souvenu, en rédigeant cet écrit, ni des essais hardis de Parck, ni des entreprises heureuses de Moreau, de Bar-sur-Ornain; et il n'avait sans doute

---

(1) M. Sabatier a publié le désaveu de Vigaroux, à cette occasion.

(2) M. Sabatier eût pu ajouter à ces observations celle que l'auteur de son éloge communiqua, en 1789, à l'Académie de Chirurgie, en lui présentant en même temps le sujet vivant, et guéri sans amputation, ainsi que la tête de l'humérus gauche qui lui avait été extraite.

(3) Un mémoire analogue a été inséré, sous le nom de M. Sabatier, dans le recueil de la Société médicale d'Émulation.

pas encore l'opinion que nous trouverons bientôt, dans le plus considérable de ses ouvrages, sur l'application de cette théorie aux plaies d'armes à feu avec fracas de la même articulation (1).

Il serait peu utile à l'éloge de M. Sabatier de rapporter ici ses observations sur un épanchement de sang dans la cavité du péricarde, et sur une collection de pus qui avait fait prononcer à cette enveloppe, distendue outre mesure, une tumeur avec fluctuation, jusque par-delà la clavicule (2). Par la même raison, je passe sous silence son mémoire sur les amas de bile dans la vésicule du fiel, lequel n'est qu'un précis d'un plus grand travail qu'il nous reste à examiner.

Nous trouvons de nouveaux traits à ajouter à la louange de M. Sabatier à mesure que nous pénétrons plus avant dans sa vie. Celle-ci fut toute entière consacrée à la recherche de la vérité et au perfectionnement de l'art; et au lieu de la borner, comme tant d'autres, à un point de l'espace ou de la durée, il voulut l'étendre sur toutes les contrées et sur tout le genre humain.

A l'âge où la plupart des hommes usent du droit de se reposer, on le vit redoubler d'activité et d'application. Ses leçons publiques, ses fonctions particulières à l'hospice dont il était chargé, sa présence

---

(1) Telle qu'elle a été faite et mise en pratique aux armées, par l'auteur de cet Éloge.

(2) Mémoires de la première classe de l'Institut, premier semestre de 1807.

comme membre de la Faculté et de l'Institut, n'étaient pour lui que de simples occupations, que des devoirs ordinaires, dont l'étude et la méditation réclamaient les intervalles et les loisirs. Il était appelé le premier à toutes les grandes consultations, et l'on sait que, quand il approchait du lit des malades, la crainte et l'espérance semblaient marcher à ses côtés, prêtes à s'emparer des esprits, suivant ce qu'il allait prononcer (1). Son cabinet était comme le temple de Delphe; on y allait consulter l'oracle dans les grandes calamités, et ses arrêts passaient aussi pour irrévocables.

Il opérait encore, et sa main était restée ferme comme sa tête. Un jour le célèbre Lalande, qui voulait tout voir et tout connaître, fut curieux d'assister à une de ses opérations de la taille. Elle fut terminée, avec une légèreté et une précision admirables, en moins de deux minutes; et l'académicien, enchanté, dit de l'opérateur septuagénaire, *qu'il lui avait paru plutôt dessiner qu'inciser, et plutôt jouer avec ses instrumens que s'en servir.*

Mais M. Sabatier était loin de confondre, comme le fait si souvent le vulgaire de toutes les classes, la chirurgie avec le talent d'opérer, qui n'est que de l'adresse acquise par l'usage et par l'imitation; il prétendait au contraire qu'un chirurgien s'avilit lui-même et flétrit son art, quand il fonde son mérite

(1) Éloge de Mareschal.

sur cette habitude, que des hommes grossiers, exercés à faire sur les animaux des opérations aussi délicates, pourraient encore lui disputer (1); et il ajoutait que la chirurgie, qui n'est pas essentiellement agissante, et qui a aussi ses lois d'expectation, s'honore et se distingue bien davantage en évitant, par de savantes ressources, la nécessité d'une opération, qu'en la pratiquant même avec la plus parfaite dextérité.

Cependant il sentait combien un nouveau traité d'opérations était devenu indispensable à la chirurgie moderne. Ceux de Dionis, Verduin Lacharrière, Garengeot, ne guidaient plus que quelques chirurgiens, et les guidaient mal. Les ouvrages d'Heister, Ludwig, Platner, n'étaient pas à la portée de tous; Cheselden, Sharp, Bertrandi, Leblanc, étaient surannés; les livres posthumes de Petit restaient incomplets; Benjamin Bell avait trop écrit, sans en avoir dit assez; Lassus, digne d'un meilleur sort (2), n'avait

---

(1) Quesnay pensait de même. Préface du premier volume de l'Académie de Chirurgie.

(2) La Médecine opératoire de Lassus, homme d'un grand mérite d'ailleurs, et dont la mémoire nous est chère, n'est pas un bon ouvrage. Il se ressent de la précipitation avec laquelle il a été écrit, à une époque où l'auteur avait à désarmer, par une apparence d'utilité et de patriotisme, des hommes qui l'avaient vu rentrer d'une émigration presque forcée. Mais la critique qui en fut faite dans le temps n'est pas meilleure. (Voyez le Magasin encyclopédique, t. 1, n. 2, p. 207). Dans cette critique, on rapporte que feu Chastanet, chirurgien en chef de l'armée du nord, avait renoncé au trépan, et qu'il sauvait les blessés par le seul secours des purgatifs. Gui

pu, en un an, échapper à l'oubli. On ne manquait pas d'ouvrages particuliers sur des opérations spéciales ; mais les préceptes et les méthodes étaient disséminés de toutes parts, et nulle part coordonnés ni approfondis. M. Sabatier s'imposa la tâche de les rassembler, de les analyser, de les soumettre au creuset de l'expérience, et de les accommoder aux progrès et à l'état actuel de la chirurgie.

Le registre où, depuis cinquante ans, il inscrivait ses observations journalières, les extraits raisonnés de tous les bons ouvrages qu'il avait lus, dans la plupart des langues, et de tous les mémoires dont il avait été chargé de rendre compte ; les notes et les réflexions écrites que lui avait fournies ou suggérées chaque opération qu'il avait faite lui-même, ou à laquelle il avait assisté ; tous ces riches matériaux, recueillis avec soin, et accumulés sans confusion, n'attendaient plus que la main habile de l'architecte pour être mis en œuvre, et élever à l'art un monument digne de lui.

Ainsi fut composé, ou, si l'on veut, rédigé le Traité d'Opérations que M. Sabatier publia, sous un autre titre, au commencement de 1796, et qui, jusqu'à présent, a joui d'une estime et d'une confiance que long-

---

de Chauliac avait déjà donné le précepte de recourir à ces remèdes dans les plaies de tête ; on le trouve dans Scultet, obs. 1re ; Mareschal, Boudou, Lombard, l'ont répété ; et Desault, qui en avait établi l'usage (modifié) à l'Hôtel-Dieu, n'en était pas plus l'auteur que Lassus, qui l'a conseillé après lui.

temps encore il sera difficile de lui enlever (1). On lui a reproché d'être trop long, de contenir trop de détails historiques, de rapporter des méthodes dont il faut perdre jusqu'au souvenir, et de ne pas assez préciser ni motiver le choix de celles qui méritent d'être préférées.

Je sais que, pour être parfait, *un livre doit dire tout ce qu'il fallait dire, et ne dire que ce qu'il fallait dire*, et d'après cette maxime, celui de M. Sabatier ne serait pas sans défauts. Mais si on le lit sans ennui, à plus forte raison si on a du plaisir à le lire, c'est qu'il n'est pas trop long: si l'érudition dont il brille n'inspire que de l'intérêt, si elle plaît à l'esprit, si elle l'orne et l'éclaire à la fois, c'est qu'elle n'y est pas inutile; et si on y retrouve des procédés inusités, ou proscrits, c'est qu'il était bon de savoir pourquoi ils ont été abandonnés, et qu'il est important de marquer les écueils où l'art a quelquefois échoué (2).

---

(1) Je dirais bien, pour rehausser le mérite de cet ouvrage, qu'il a été traduit en plusieurs langues. Mais ce n'est plus un titre de gloire pour un auteur, ni une garantie de la bonté de son livre. Que ne traduit-on pas aujourd'hui! quelle production si misérable et si absurde ne rencontre pas un traducteur plus pitoyable encore!

(2) Les ouvrages de M. Sabatier, outre le mérite du fond, sont de vrais modèles, pour la diction, la clarté et la méthode. Depuis Louis, personne n'avait mieux assorti le style au sujet. On pourrait dire que ce sont ces deux hommes, si justement célèbres, qui ont fixé le genre d'éloquence que comporte notre profession, et montré à leurs successeurs (qui n'ont pas tous profité de cet exemple) à respecter le lecteur et notre langue, en soignant leurs écrits et leur style.

On fera, sans doute, dans la suite un meilleur ouvrage, mais on l'aura fait plus tard ; les auteurs qui, après M. Sabatier, reculeront à leur tour les limites de l'art, auront l'avantage, comme l'a dit notre bon Paré, de monter sur les épaules du géant, d'où ils pourront porter plus loin leur vue, et découvrir un plus vaste horizon. Eh ! sans cette réflexion, pourrait-on se consoler de la perte d'un grand homme !

En mettant à contribution les Mémoires des Académies des Sciences et de Chirurgie, M. Sabatier n'a fait souvent que reprendre son bien ; souvent aussi, en puisant dans d'autres sources, il n'a fait que rappeler au giron paternel des idées qui lui appartenaient, et dont on s'était emparé, sans rien dire de lui. Ce qu'il a écrit d'après sa propre expérience est exposé avec toute l'assurance de la conviction. Ce qu'il n'a pu éprouver n'est présenté qu'avec une réserve dont on lui doit savoir gré ; car, si dans l'art de conserver les hommes, se tromper est un très-grand malheur, tromper les autres est le plus grand de tous les délits; et M. Sabatier était trop ami de l'humanité, il avait pour la vérité un respect trop religieux, pour admettre, sans le plus mûr examen, et conseiller, sans les preuves les plus évidentes, des procédés qu'il n'avait pu juger en les appliquant lui-même.

Le traité dont il s'agit est trop connu pour que je doive m'y arrêter long-temps ; je jetterai seulement

en passant un coup-d'œil rapide sur quelques-uns des articles qui présentent le plus d'intérêt.

Celui des plaies d'armes à feu retrace en substance ce que Faure et Boucher ont écrit sur la grande question des amputations tardives et des amputations extemporanées (1). N'ayant pas plus assisté qu'eux à ces jeux sanglans qui fournissent à la chirurgie une variété si prodigieuse de blessures, et des occasions si nombreuses de se perfectionner dans leur traitement, il a dit tout ce qu'il pouvait avancer avec connaissance de cause, et il s'est bien gardé de soutenir des paradoxes devenus aujourd'hui plus manifestes et plus dangereux que jamais. Non, cette question n'est plus problématique pour les chirurgiens militaires; vingt années de guerre et d'expérience leur en ont donné l'incontestable solution : et si, égarés par une fausse doctrine, quelques-uns se sont d'abord trop ou trop peu pressés d'amputer, tous savent maintenant, et depuis long-temps, en quels cas il faut faire sur-le-champ cette opération, et en quels autres ils doivent la différer, et même s'en abstenir (2).

---

(1) Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Cette compagnie, si respectable d'ailleurs, ne prévoyait pas, en couronnant le mémoire de Faure, et encore moins en le publiant dans le recueil de ses prix, toutes les suites que devait entraîner pour long-temps l'erreur qu'elle consacrait.

(2) Ces cas ont été déterminés dans les réponses de l'auteur de cet éloge aux questions qui lui furent envoyées, en 1794, par le conseil de santé de ce temps. Ces réponses sont imprimées, et antérieures de plusieurs années à ce qui a été publié par d'autres chirurgiens.

Dans un autre article, M. Sabatier félicite la chirurgie moderne, et ce ne peut être que celle des armées, d'avoir, dans les grands fracas de la tête de *l'humérus*, par un coup de feu, au lieu de retrancher le bras, osé le conserver en pratiquant les incisions nécessaires, en retirant les fragmens osseux, et en faisant au besoin agir la scie. Il met au nombre des observations qui ont pu l'enhardir à tenter cette belle entreprise, le fait de cet officier qui, après la bataille de Fontenoy, n'ayant pas consenti à ce qu'on lui amputât le bras dans l'articulation brisée par un assez gros projectile, fut guéri, moyennant de larges incisions, et l'extraction des esquilles que fit le chirurgien Guffroy, lequel ne tira pas plus d'induction pour l'avenir de cette cure inespérée et fortuite, que n'en ont tiré, pour l'objet dont il s'agit, Boucher (1) et les autres écrivains qui l'ont rapportée.

On a lieu de s'étonner que M. Sabatier n'ait pas nommé l'auteur de cet acte d'une chirurgie vraiment transcendante, quoique dès 1795 il eût entendu de sa bouche même le récit de quelques guérisons de ce genre, déjà, à cette époque, opérées par lui, et qu'il lui eût été depuis adressé de sa part plusieurs militaires à qui il avait de cette manière sauvé le bras, avant lui, dévoué à l'amputation (2).

---

(1) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tome 12, page 300.

(2) Les militaires de divers grades, Guyot, Walther, Simon, Gran-

L'article annoncé plus haut, sur les tumeurs formées par la bile accumulée et retenue dans son propre réservoir, occupe une place considérable dans l'ouvrage que nous parcourons (1). Sauveur Morand, et les deux Petit, avaient jeté un grand jour sur ce sujet, absolument nouveau de leur temps (2). Petit, père, avait conseillé d'ouvrir ces tumeurs, mais seulement lorsque la vésicule biliaire aurait contracté avec les parois abdominales des adhérences propres à empêcher l'épanchement de la bile dans le bas-ventre. M. Sabatier a désapprouvé cet avis, à cause de l'impossibilité de

---

ger, Lucas, Mariotte, Varin, Perrot et Galezot, furent présentés à M. Sabatier dans le mois de mai 1795. Ils se déshabillèrent devant lui, et lui montrèrent le bras que leur avait conservé l'auteur de cet écrit, après avoir fait l'extraction de la tête de l'humérus, et vidé l'articulation scapulo-humérale de tous les fragmens osseux, de tous les débris produits par le coup de feu dont cette articulation avait été percée ou traversée. Ces militaires exécutèrent les différens mouvemens dont leur bras était resté susceptible. Il était privé de celui d'élévation, et il avait besoin de s'appuyer contre la poitrine pour faire agir l'avant-bras, qui, dans cet état, jouissait de toute sa force. La tête de l'os ne se régénère pas : l'articulation ne se renouvelle presque jamais; il s'y forme une sorte d'union fibro-cartilagineuse qui suspend le bras, sans presque le raccourcir. Ces guérisons se sont tellement multipliées aux armées, qu'il ne serait plus possible aujourd'hui de les compter. M. le baron Larrey raconte en avoir obtenu une semblable en Égypte (en 1800). Il n'y a pas long-temps que M. le chirurgien-major Bottin a fait la même cure à Barcelonne; et MM. les chirurgiens-majors Poret et Lafaye viennent de réussir, dans un cas extrêmement compliqué, à sauver par cette méthode le bras à un jeune soldat qui était à l'hôpital Saint-Sébastien.

(1) Tome 1, page 216.

(2) Mémoires de l'Académie de Chirurgie, t. 3, p. 406, et t. 1, p. 115.

s'assurer de l'existence et de la nature de ces adhérences ; et il a donné celui d'attaquer le mal dans sa cause, avec des remèdes internes dont il rapporte la réussite dans les trois seuls cas qu'il ait rencontrés dans sa pratique (1).

Ne serait-il donc pas possible d'agir sur la tumeur même, et de provoquer l'agglutination de sa surface extérieure aux parties qui la recouvrent, en portant dans sa cavité un trois-quarts dont la canule, après que le poinçon en serait retiré, resterait en place, et y serait maintenue par quelque artifice ou mécanique? ce qui ne manquerait pas de déterminer, comme dans la ponction sus-pubienne, l'inflammation adhésive, qui, dans ce cas non moins délicat, s'oppose à l'effusion des urines dans l'hypogastre.

Dans le cours de son Traité, M. Sabatier a cité avec éloge et avec désintéressement les travaux et les inventions dont Louis enrichit la chirurgie, soit dans la taille des femmes, pour laquelle il a le premier proposé la double incision, et l'usage de l'instrument à deux tranchans qui porte encore son nom; soit dans l'amputation de la cuisse, dont il a cherché à éviter l'une des plus fâcheuses suites, la saillie de l'os; soit dans la cure des fistules salivaires, en rétablissant le cours de la salive par le canal même, ce qui n'avait point

(1) Voyez les Mémoires de la première classe de l'Institut, année 1807, deuxième semestre, page 132. Voyez aussi la Médecine opératoire.

été fait avant lui (1); soit enfin dans une foule de cas où, s'écartant des sentiers battus, il a ouvert à l'art de nouvelles routes vers la perfection (2).

Pourquoi, après des louanges si pures et si légitimes, assis à cette place où j'ai le bonheur de le louer lui-même aujourd'hui, refusa-t-il, dans son discours pour la rentrée des Écoles en 1802, jusqu'à l'honneur de la moindre découverte, à celui qui fut mon maître et mon ami, à ce grand homme qu'on semble vouloir encore poursuivre après sa mort, et qu'on croit avoir assez célébré, quand on a vanté, avec un excès souvent affecté, l'élégance de son style et le rare talent avec lequel il savait faire valoir les productions d'autrui? (3)

Mânes de Sabatier, pardonnez à ma reconnaissance le reproche fait à votre équité! je défendrais avec le même zèle votre mémoire, si quelqu'un osait tenter de l'obscurcir. Mais vous n'eûtes point d'ennemis, vous; sur le chemin de la gloire, vous ne rencontrâtes

---

(1) Lorsque Louis lut, à l'Académie, son mémoire sur les fistules salivaires (t. 3, p. 440), Morand crut se souvenir que son père avait autrefois eu recours au rétablissement du canal, tel que l'auteur le proposait.

(2) Dans ses savans mémoires sur la médecine légale, pour lesquels Louis n'avait eu que peu de modèles, n'a-t-il pas inventé, n'a-t-il pas créé? Ne s'est-il-pas, dans cette carrière, placé à une hauteur où peu de gens de l'art ont encore pu l'atteindre? Et quelle est la partie de la science qu'il n'ait éclairée, agrandie ou perfectionnée?

(3) Telles sont les expressions de M. Sabatier, qui, après avoir cité les chirurgiens les plus distingués du dix-huitième siècle, termine ainsi: « Vous ne serez pas oublié Louis, quoique la chirurgie de ce siècle ne vous soit absolument redevable d'aucune découverte ».

que des admirateurs, et point d'envieux. Votre affabilité, votre modestie, le calme de vos passions, la douceur de votre caractère, votre heureuse adresse à oublier votre mérite pour faire briller celui des autres; tout en vous attirait la confiance, appelait l'amitié; et si un seul instant, dans votre longue vie, vous cessâtes d'être juste, c'est qu'il fallait prouver, au moins une fois, que vous apparteniez aussi à la fragile humanité.

Lorsqu'en 1804, on forma le conseil de santé de l'Empereur, M. Sabatier, déjà décoré de l'insigne de l'honneur et du mérite, y obtint la première place, et par droit de réputation, et par droit d'ancienneté. La majesté du trône se compose d'élémens divers dont elle reçoit, ou sur lesquels elle réfléchit plus ou moins d'éclat. Notre profession paraît peu propre à concourir à cette commune splendeur. Cependant, quand elle fournit à l'étiquette, ou au service de la cour, des noms et des talens tels que ceux de Sabatier, on est forcé de convenir qu'elle n'est pas plus inutile à la magnificence du prince qu'à sa personne même. Il y avait long-temps qu'il était honoré de la bienveillance de son auguste Souverain. En le lui présentant pour être l'un de ses chirurgiens-consultans, on n'avait fait que le prévenir, et son admission flatta d'autant plus notre collègue, qu'il s'y était moins attendu, et qu'il n'avait pas même songé à la solliciter (1).

---

(1) *Disciplina medici exaltabit caput illius, et in conspectu magnatum collaudabitur.* Eccles., cap. XXXVI, §. 3.

M. Sabatier perdit son épouse en 1787. Il en avait eu cinq enfans, dont il ne lui restait qu'un fils et une fille, à l'excellente éducation desquels il avait beaucoup contribué par ses bons exemples, ses leçons instructives, ses connaissances en littérature, et ses talens d'agrément. L'une lui rappelait les traits et les graces d'une mère qu'elle avait encore surpassée par les dons les plus brillans du corps et de l'esprit; et l'autre le dédommageait de la tendre et savante sollicitude avec laquelle il l'avait formé, en portant son nom avec honneur, quoique dans une carrière étrangère à celle que son père avait tant illustrée (1). Ils étaient mariés, et tous deux lui avaient donné des rejetons destinés, par les avantages d'un heureux naturel, plus encore que par ceux de la fortune et de la naissance, à tenir un jour dans le monde un rang distingué et important. Mais rarement le vieillard respecté et chéri était entouré de cette double famille, que les circonstances et les emplois tenaient malgré elle éloignée de ce bon père; et dans son pénible isolément, il ne recevait que des soins mercenaires, que des services intéressés qui flétrissaient son cœur et y laissaient un vide désespérant.

Le hasard offrit un jour à sa vue, la jeunesse, la

---

(1) M. Sabatier fils, chevalier membre de la Légion d'honneur, est sous-inspecteur aux revues, avec rang de colonel, à la garde de S. M. I. et R. Il avait auparavant servi aux armées en qualité de commissaire des guerres.

bonté, la douceur des mœurs, l'amour des arts réunis dans la même personne, et cette rencontre décida du reste de sa vie. Ne se souvenant plus de son âge, il réussit, par son amabilité, à le faire oublier de même à celle qui devait être sa compagne, et ce nouveau lien ne parut ridicule et périlleux qu'à ces êtres frivoles qui ne croient pas plus à la délicatesse des hommes qu'à la vertu des femmes.

Madame Sabatier ramena et fixa le bonheur dans la maison de son époux; soigneuse de lui plaire autant qu'il était attentif à lui être agréable, elle adopta bien plus ses habitudes qu'elle ne lui fit partager ses goûts; elle sut élever sa raison à la hauteur où il avait porté la sienne, et faisant naître des fleurs au milieu des glaces de l'âge, elle le rendit père de deux filles, dont les innocentes caresses et l'éducation firent les délices et la plus chère occupation des dernières années de sa vie.

C'est cette incomparable amie, cette épouse vertueuse, cette tendre mère, qui nous a conservé douze ans de plus notre vénérable collègue (1); sa bonté inépuisable, ses douces prévenances, et qu'elle me permette de le dire, son amitié reconnaissante et respectueuse l'ont suivi jusqu'au tombeau. Personne ne pourrait peindre plus dignement qu'elle, et les qualités si précieuses de son ame, et cette alliance si tou-

---

(1) *Mulieris bonæ beatus vir, numerus enim dierum illius duplex.* Eccles., cap. XXVI, §. I.

chante de la simplicité du caractère avec toutes les puissances de l'esprit, et cette résignation d'un philosophe souffrant sans murmure, et mourant sans plainte ni frayeur (1).

L'étude ne cessa d'être un besoin pour M. Sabatier (2); il avait la passion de son état, et il s'attachait à tout ce qui pouvait l'ennoblir et le perfectionner. Sur la fin de sa vie, il donnait encore l'exemple de l'assiduité à nos séances, quoique son âge l'en eût fait dispenser, et que ses droits de présence lui eussent été conservés. Là, comme à l'Institut, où il n'assistait pas avec moins d'exactitude, il avait l'art d'écouter. La plus longue discussion ne pouvait décourager son silence, et aucun desir de briller ne tentait son amour-propre (3); mais, s'il se levait pour parler, on l'écoutait avec une sorte de respect, et c'étaient toujours des idées grandes et des opinions pleines de force et de vérité qu'il énonçait.

La Faculté possédait un très-beau buste de Fourcroy, mais il était d'une matière commune, et on délibérait dans une assemblée sur l'endroit où il serait placé. « Avant tout, qu'il soit de marbre, s'écria M. Sa-
« batier, afin qu'il dure aussi long-temps que le sou-
« venir des services rendus à l'instruction publique, et
« à la médecine en particulier, par ce savant, si digne

(1) Vicq-d'Azir.

(2) *Otium sine litteris, mors est hominis vivi et sepultura.* Senec, epist. 82.

(3) M. Morelet, Éloge de Millot.

« de vivre à jamais dans la mémoire des hommes!
« Oui, Messieurs, ajouta-t-il, il faut que le buste de
« Fourcroy soit de marbre, et nous devons encore
« regretter que la nature n'en ait pas produit de plus
« précieux pour transmettre à la race future les traits
« de notre ami, de notre bienfaiteur ». Ce vœu, à l'accomplissement duquel nous avons tous concouru (1), nous rappela bientôt les droits que M. Sabatier avait acquis lui-même à un semblable hommage; mais chacun de nous, au fond de son cœur, s'était flatté que l'époque en serait encore reculée de plusieurs années, et nous avons la douleur de nous être trompés.

Vous vous présentâtes aussi à notre pensée et à notre sensibilité, sage et estimable modérateur de nos écoles, Thouret, que la mort a si impitoyablement frappé au milieu de nos plus chères affections! Nous voulûmes de même que votre image, devenue impérissable comme votre nom, attestât à la postérité et votre dévouement et notre gratitude (2).

On pourrait dire de M. Sabatier ce qu'on a dit de l'orateur Thomas, qu'il travailla toute sa vie à sa statue. Le jour où il vint nous faire don du dernier fruit de ses

---

(1) La Faculté a fait exécuter aux frais des professeurs, qui l'ont voulu ainsi, le buste de Fourcroy, en beau marbre blanc. Ceux de Sabatier et de Thouret le seront de même. Je desirerais qu'au bas de celui de Sabatier on écrivît ces mots : *Hîc ames dici pater atque princeps.*

(2) Le buste de Thouret sera aussi exécuté en marbre. Qui, plus que Thouret, a mérité cette distinction ?

méditations, de la nouvelle édition de son Traité de chirurgie (1), il vit son buste placé dans notre salle principale, vis-à-vis son portrait en grand costume, qui y était exposé depuis quelque temps, et que lui seul avait été étonné d'y trouver. C'était en quelque façon assister à son apothéose ; c'était être témoin, au déclin de ses jours, de l'espèce de culte qui l'attendait après sa mort. Nos soins pieux, nos attentions filiales, nos acclamations, nos actions de graces, devancèrent pour lui le langage de la postérité. Hélas ! en acquittant une dette si sacrée, nous ne prévoyions point que l'ombre du trépas dût sitôt encore obscurcir la couronne que nous posions sur sa tête patriarcale.

Cette tête était la plus belle partie de lui-même (2) : droite, sur un corps de moyenne taille, mais régulier, que l'âge n'avait pu courber, elle rappelait ces modules

---

(1) M. Sabatier aurait bien voulu donner à cette nouvelle édition un autre titre que celui de Médecine opératoire donné à la première. Il sentait que, les temps étant changés, il fallait que le langage changeât aussi. Mais sa probité l'emporta sur toute autre considération ; il craignit que ce changement de titre ne trompât le public, et ne lui fît croire qu'il s'agissait d'un ouvrage nouveau, différent de l'ancien : et quoiqu'une telle erreur eût pu devenir très-favorable à ses intérêts, et à ceux de son libraire, il aima mieux laisser les choses comme elles étaient que de paraître avoir tendu un piége aux acquéreurs de son livre.

(2) Elle était digne du talent de Chaudet, qui, peu de temps avant de mourir, l'avait modelé avec la même supériorité qu'il s'était attaché à porter dans le travail du buste de Fourcroy.

antiques que le ciseau grec nous a transmis; ses yeux vifs, quoiqu'un peu enfoncés sous un sourcil saillant, n'avaient eu que très-tard besoin des secours de l'optique; son front était large et découvert; l'ensemble des traits, sans être beau, avait de la noblesse et de la dignité; il annonçait la sérénité de l'ame et le recueillement de l'esprit : on n'y remarquait point l'empreinte de ce génie bouillant qui rendit Lecat, Hunter, Louis, si célèbres et si malheureux; il annonçait plutôt le calme imperturbable de Fontenelle, auquel M. Sabatier ressemblait sous tant d'autres rapports.

Tout en lui retraçait cet ordre, cet arrangement, cette propreté qu'il a portés jusque dans ses écrits; il avait les formes et l'urbanité des grands de son temps, auprès desquels il avait été si souvent appelé; sa démarche était grave, sa conversation spirituelle et attachante; son langage pur et facile; son abord réservé, mais plein de bienveillance; il régnait dans toute sa personne quelque chose de si distingué, de si soigné, qu'on aimait à le rencontrer, et que le respect et l'admiration l'accompagnaient partout.

Son émulation ne fut jamais que ce sentiment louable et généreux qui, sans étouffer le plaisir de voir de belles actions, inspire le desir de les imiter, et souvent donne la force de les surpasser.

Sa modestie tenait à cette connaissance de soi-même qui rappelle à l'homme de mérite qu'il sait encore trop peu en comparaison de ce qu'il devrait savoir, et

le met toujours en garde contre les piéges que l'orgueil tend à l'ignorance (1).

Sa politesse pouvait être étudiée, ou du moins appartenir autant aux manières qu'au sentiment; mais il ne connut jamais les *malins vouloirs* de l'envie, ni les dépits jaloux de la rivalité (2); seulement il s'était de bonne heure aperçu qu'on risque bien moins à donner quelques louanges, quoique peu méritées, qu'à hasarder la critique même la plus juste et la plus indulgente (3).

Les étrangers qui allaient le voir, non pour dire qu'ils l'avaient vu, mais pour connaître et saluer le savant que la renommée leur avait désigné avant de sortir de leur pays, ne s'en séparaient qu'à regret, tant il avait adroitement flatté en eux l'amour-propre national, et su louer leurs ouvrages ou ceux de leurs compatriotes, sans souffrir qu'ils lui parlassent même des siens (4).

---

(1) *Tecum habita, ut nóris quàm sit tibi curta supellex.* Pers., Sat. 2.

(2) ..... *Non odio obscuro morsuque venenat.* Horat.

Ploravêre suis non respondere favorem
Speratum meritis..... Ibid., lib. II, epist. XI.

(3) *Multa fero, ut placem genus irritabile nostrum.* Ibid.

(4) M. Franck fils a beaucoup loué M. Sabatier dans la Relation allemande qu'il fit, en 1804, de son voyage médical en Angleterre, en Italie et en France. Voici ce qu'il en a dit : « La place de chirurgien en chef des Invalides, qu'occupe si dignement M. Sabatier, est la première place de la chirurgie française. M. Sabatier a soixante-quatorze ans, ce qui ne l'empêche pas d'être gai et très-aimable. Il accueille bien les étrangers; il s'informe de l'état de la science dans leur pays, et il aime à apprendre

Combien il leur paraissait vénérable dans cet auguste conservatoire où sont rassemblés et les monumens vivans de la guerre, et les trophées glorieux de la victoire! Au milieu de ces braves émérites, de ces vétérans dont les nobles cicatrices attestent la valeur et les services, émérite et vétéran lui-même d'une profession non moins honorable, ses cheveux blancs leur rappelaient de nombreuses conquêtes sur la mort, et une courageuse persévérance dans de longs et utiles travaux. Ils croyaient reconnaître son ouvrage dans chacun des anciens guerriers qu'ils rencontraient; et en effet, si ceux-ci avaient eu le bonheur de survivre à de dangereuses blessures, n'étaient-ils pas en partie redevables de ce bienfait aux secours que ses leçons et ses écrits avaient perfectionnés?

Il ne lui restait plus qu'à consacrer à un noble repos les dernières années de sa vie, que ses enfans des deux lits et son épouse se disputaient le plaisir d'embellir et de rendre heureuses; mais quand il se livrait avec le plus de satisfaction à ce riant projet, déjà la mort étendait sur lui son invisible bras; et les apprêts de ces promenades, de ces parties champêtres dont il aimait tant à s'occuper, n'étaient déjà plus que le sinistre présage de ce voyage sans retour dans un monde

---

des nouvelles de ses anciens élèves, tels que MM. Vespa à Vienne, Moscati à Milan » (t. 2, p. 132). M. Franck n'a pas aussi bien traité quelques autres chirurgiens de la capitale. Sa relation, peut-être inconnue à Paris, est très-curieuse et très-piquante.

sans fin, auquel la nature a indistinctement condamné et ceux qui l'ont honorée par leurs vertus, et ceux qui l'ont outragée par leurs vices.

M. Sabatier fut attaqué, dans les premiers jours de juin 1811, d'une fièvre qui, dès son début, donna de justes alarmes à ses médecins, à ses amis, et à sa famille. Un moment on crut que la science, dirigée par d'habiles mains, triompherait de la maladie et de l'âge. Vain espoir! l'une était mortelle, et l'autre avait usé les ressorts de la vie.

L'art de guérir est pour celui qui l'étudie un long apprentissage de la mort. Il lui rappelle sans cesse que sous le ciel tout se succède, tout périt, tout se renouvelle. Il lui enseigne à humilier sa pensée devant cette terrible vérité, et à se préparer lui-même à subir à son tour cette inévitable loi.

M. Sabatier ne brava point le trépas; il l'attendit sans le craindre, toujours conservant quelque lueur de cette espérance qui est chez l'homme ce qui meurt le dernier, et s'affectant moins de la nécessité de quitter la vie que de la dégradation physique qui ouvrait lentement la tombe sous ses pas.

On venait de le rappeler d'une longue syncope, dont son fils éploré avait été le triste témoin. Profitez, lui dit-il, mon fils, de cette dernière leçon, et que ce soit encore votre père qui vous apprenne à mourir (1).

---

(1) Il a justifié cette réponse qu'il fit un jour à un grand seigneur, qui

Parmi les débris d'une vie défaillante, son esprit conserva toute sa présence, son ame toute son énergie, et son cœur toute sa sensibilité. Il remercia son épouse et ses enfans de leurs soins affectueux, les invita à se consoler, à continuer de s'aimer, à ne faire désormais qu'une même famille, et il cessa de vivre le 19 juillet 1811, terminant sa soixante-dix-neuvième année.

Pendant sa maladie, l'Institut et la Faculté de Médecine s'étaient, à chacune de leurs séances, informé de son état avec le plus vif intérêt. Leurs députés et la plupart de leurs membres assistèrent à ses funérailles, où deux de nos confrères payèrent à sa mémoire un honorable à-compte sur la dette qu'après eux je viens trop peu dignement sans doute d'acquitter (1). Une foule d'élèves, d'étudians, de citoyens de tous états, les chirurgiens de la garde, de la garnison et des hôpitaux, beaucoup de médecins et de pharmaciens distingués, suivirent son cercueil jusqu'au lieu de sa sépulture. Un détachement d'invalides ar-

---

lui demandait ironiquement si, dans ses longues recherches d'anatomie, il avait par hasard trouvé l'art de prolonger la vie : « Non, monsieur le duc, lui dit-il; mais au moins j'y ai appris un secret que vous ne connaissez peut-être pas, c'est celui de ne pas craindre la mort ». Descartes avait déjà fait une réponse à peu près semblable à une pareille demande.

(1) M. le professeur Pelletan et M. le docteur Sédillot jeune. Leurs discours ont été imprimés. Après eux, M. le professeur Petit-Radel a aussi publié quelques pages à la louange du défunt.

més rendit à sa dépouille mortelle les honneurs militaires ; les autres l'accompagnèrent de leurs regrets et de leur reconnaissance.

Lorsque, sous les magnifiques voûtes du temple de l'Hôtel, le ministre du Dieu de justice et de miséricorde récitait les prières sacrées sur le corps de l'homme qui fut le plus juste et le plus miséricordieux, on avait vu, à l'une des tribunes, le Maréchal, gouverneur de la maison, avec ses officiers, prenant part à la cérémonie funèbre, et manifestant par-là la haute estime qu'il avait toujours eue pour celui qui en était le douloureux objet.

L'un de ses prédécesseurs (1) avait déjà donné cet édifiant exemple lors des obsèques de Jean Morand (2), auxquelles il assista en deuil, à la tête de son état-major. Et pourquoi ne rappellerais-je pas ici le touchant cortége de ces généraux de l'armée du Rhin, qui, ne consultant que leur cœur, vinrent à Saltzbourg (3), se pencher sur la fosse du médecin en chef

---

(1) Messire de Boyveau, maréchal des camps et armées du roi, commandeur de l'ordre royal et militaire de S. Louis, gouverneur de l'Hôtel des Invalides.

(2) Il fut enterré dans l'église même de l'hôtel ; distinction qui n'était accordée qu'aux officiers supérieurs de la maison. *Exuviæ sitæ sunt in basilicâ regiarum ædium, ubi vivens tam benè de omnibus fuerat meritus.* Index funereus.

(3) Le respectable Lorentz fut emporté en quarante-deux heures par un choléra-morbus que rien ne put calmer. C'était le 2 pluviose an 9. Le grand quartier-général et la plupart des généraux cantonnés dans le voi-

Lorentz, et lui dire avec attendrissement le dernier adieu. Pourquoi passerais-je sous silence la distinction glorieuse que reçut de l'illustre Fénélon la dépouille mortelle du chirurgien-major Turodin, mort, pendant le siége de Béthune, dans le palais même du pieux et savant prélat qui, n'ayant pu le sauver par ses soins empressés et bienfaisans, voulut au moins honorer son trépas, en célébrant lui-même l'office saint, auquel fut présent tout ce qu'il y avait de généraux et d'officiers de marque dans la ville de Cambrai (1).

---

sinage de Saltzbourg, se trouvèrent, en crêpe, à son enterrement. L'auteur de cet éloge lut un discours sur la fosse de son ami et de son collègue. Il était réservé à M. Coste de louer dignement, et avec l'éloquence et la sensibilité qui lui sont propres, l'homme qui a fait le plus honneur à l'homme, et l'un des médecins qui ont le plus honoré la médecine.

(1) *Quot quot in urbe tunc erant duces et præfecti, exequias cohonestavêre.* Index funereus.

Turodin était chirurgien-major des chevau-légers de la garde. En ce temps il n'y avait guère de chirurgiens habiles et en réputation qui n'eussent servi aux armées ou dans les régimens. J. L. Petit avait fait huit campagnes de guerre, comme chirurgien aide-major, et ensuite comme chirurgien-major. Son fils en avait fait quatre, tout jeune qu'il était, quand il mourut. Henri Ledran, Arnaud, Beissier, etc., s'étaient toujours honorés du titre de chirurgien-militaire : c'était pour eux le plus beau titre. On n'obtenait alors que difficilement les emplois civils, si on n'était allé les gagner à la guerre. Il serait à desirer que cet usage revînt, et qu'on ne pût être admis à remplir une place de quelque importance qu'après avoir servi plus ou moins d'années dans la troupe ou aux armées.

Pierre-le-Grand fit faire de magnifiques funérailles à Areskins, son médecin, et y assista, portant à la main une torche allumée.

C'est ainsi que devraient être traités ces serviteurs dévoués et généreux qui, ayant eu à choisir dans la carrière des charges publiques, ont pris pour eux la part la plus pénible et la moins avantageuse, et qui, durant leur vie, employée toute entière à faire le bien, ont acheté si chèrement le droit d'être distingués au moins après leur mort.

FIN DE L'ÉLOGE.

RAPPORT

DES TRAVAUX

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,

PENDANT LE COURS DE L'ANNÉE 1811.

Chaque année, en ramenant pour la Faculté de Médecine l'époque où elle aime à rendre compte des travaux qui ont rempli sa dernière période scolaire, ramène aussi pour elle cette réunion solennelle qui, la plaçant entre la justice éclairée des chefs de l'instruction publique et la reconnaissance de cette foule d'élèves, objets constans de sa sollicitude, lui fait trouver dans l'une le plus puissant encouragement, et dans l'autre la plus douce récompense de ses efforts.

Cette tâche annuelle toujours semblable à elle-même quand il s'agit de dire avec quel zèle la Faculté, en s'acquittant de ses devoirs, a répondu à l'attente du public et à la confiance du Gouvernement, recevra cette fois une grande variété de

la part des événemens qui se sont mêlés à ses occupations ordinaires, et dont elle doit également présenter le récit. Jamais nous n'eûmes à retracer à la fois tant de succès heureux, tant de souvenirs différens, tant de titres de gloire; tout semble avoir conspiré à rendre mémorable le court espace de temps sur lequel nous allons reporter nos regards, et sans les inévitables accidens dont la nature sème trop souvent le cours de la vie, cet intervalle n'eût été pour nous qu'une suite non interrompue de bonheur et de prospérités.

Ce jour même où nous avons à rappeler de si heureuses destinées ne sera pas le moins fortuné ni le moins remarquable de nos beaux jours; il nous aura vus honorés des suffrages dont nous sommes le plus jaloux; il aura été témoin de l'hommage rendu par nous à des cendres chéries et révérées, et après avoir jeté une pâle lueur sur de tristes cyprès, il aura brillé de tout son éclat sur des couronnes, et se sera embelli du triomphe du savoir et de l'émulation.

La Faculté, accoutumée à voir accourir de toutes parts à ses leçons la jeunesse studieuse, n'avait pas encore compté un si grand nombre d'élèves, ni remarqué parmi eux tant d'hommes mûrs et de praticiens déjà exercés, venus pour compléter leur instruction, et se perfectionner au milieu des grands exemples dont les hospices de la capitale sont le théâtre habituel.

L'usage des langues savantes a anticipé le terme que lui a assigné la loi ; l'éducation libérale a repris son influence, et c'est pour des esprits déjà cultivés que se sont ouverts les trésors de l'enseignement.

Celui de l'anatomie, toujours si soigné, a duré avec la même activité pendant toute la saison qu'on a coutume de lui consacrer ; et quelles idées d'importance, de grandeur, de somptuosité, ne rappelle-t-il pas dans la Faculté de médecine de Paris ? Jadis, en un lieu étroit, obscur, négligé, on pouvait à peine se procurer, pour ce qu'on appelait un cours d'anatomie, un corps furtivement enlevé ou difficilement obtenu, que plus d'une fois encore le professeur fut obligé de conserver à grands frais pour l'année suivante. On était alors réduit à accuser la lenteur de la justice, ou à s'exposer soi-même à sa rigueur, pour connaître superficiellement l'organisation d'un être qui, du moment qu'il a cessé d'exister, devrait au moins être utile à ses semblables. Aujourd'hui les dépouilles de la vie sont prodiguées, dans de superbes enceintes, à la curiosité, aux recherches, aux démonstrations anatomiques ; et la prévoyance est allée jusqu'à ménager des retraites aux animaux vivans qu'on réserve pour ces essais sanglans, pour ces expériences douloureuses dont la science est forcée de s'éclairer, mais dont elle s'abstient de prolonger sans raison et de multiplier sans nécessité les divers tourmens.

Jamais peut-être elle n'avait reçu un plus grand

jour de ces savantes tentatives que cette année, où elles ont servi à M. Legallois, digne enfant de la Faculté, à dévoiler enfin le véritable principe des mouvemens du cœur, à deviner le secret de la vie qu'il étend, limite, suspend ou ranime à son gré, et à démontrer intuitivement que c'est par le rachis, et non par la tête que l'animal existe. Des expériences si neuves et si concluantes ont eu lieu dans le sein même de la Faculté, qui y a applaudi la première. C'est là qu'elles ont été répétées et vérifiées par les commissaires de l'Institut, qui leur a voté extraordinairement une place dans ses propres Mémoires, ainsi qu'au Rapport détaillé auquel elles ont donné lieu.

De nombreux faits pathologiques observés dans le cours des exercices d'anatomie ont été présentés à la Faculté, qui a fait modeler en cire les plus intéressans, pour que ces résultats, si souvent obscurs et méconnus, d'affections chroniques ou latentes, et ces écarts, ces aberrations de la nature trompée dans ses desseins, servissent à éclairer de plus en plus la science de guérir, ou du moins à lui révéler les nouvelles bornes mises à son pouvoir.

Les leçons et les dissections anatomiques ont plus heureusement que jamais fructifié parmi les étudians, qui, à leur premier examen, également redoutable et redouté pour les questions d'anatomie et les préparations manuelles auxquelles il faut qu'ils satisfassent sur-le-champ, ont montré cette supériorité et cette as-

surance que l'opiniâtreté du travail et une application soutenue peuvent seules donner.

Les quatre années que doivent durer les fonctions et les appointemens de prosecteur et d'aide d'anatomie étant révolues, il a fallu s'occuper de leur remplacement ; et ce sont des épreuves publiques et savantes sur cette partie et sur plusieurs points de chirurgie, qui ont déterminé le choix de leurs successeurs. La Faculté a vu avec un plaisir mêlé d'étonnement, à quel degré d'instruction étaient déjà parvenus les candidats, quoique jeunes, qu'elle a eus à récompenser ; et après les avoir entendus improviser, à diverses reprises, et de la manière la plus brillante, pour leur âge, sur des sujets qui leur étaient échus par le sort, elle a recueilli avec soin les préparations anatomiques qu'ils devaient fournir à sa riche collection, comme autant de chefs-d'œuvre toujours prêts à attester à la fois et l'impartiale équité des juges et l'habileté des concurrens préférés.

Le cours d'opérations chirurgicales qui accompagne ou termine celui d'anatomie a aussi offert un surcroît remarquable d'intérêt et d'instruction par les nouveaux procédés qu'on y a démontrés sur le cadavre, soit pour la cure de l'anévrisme au moyen de la compression immédiate et graduelle de l'artère, tentée avec autant de sagacité que de succès, par notre collègue Dubois ; soit pour la ligature de l'artère iliaque externe, dans l'anévrisme de la partie tout-à-fait supérieure de la

crurale : entreprise hardie, d'autres diront téméraire, que le chirurgien Astley Cowper, de Londres, a osé tenter le premier; que M. Delaporte, chirurgien en chef à Brest, a tentée à son tour, et que l'art ne doit ni rejeter avec trop de rigueur, ni admettre avec trop de facilité (1); soit enfin pour la résection des articulations affectées de carie incurable, en conservant le membre, à la manière de Parck, et à l'exemple de MM. Moreau, père et fils, et de M. Champion, de Bar-sur-Ornain.

La saison des frimas, si triste pour tout le monde, l'est bien plus encore pour les élèves, sous les yeux de qui elle fait passer sans cesse les images les plus lugubres et les objets les plus repoussans. Aussi dès que la nature commence à se ranimer, et que la prime-vère a annoncé le retour du printemps, avec quel empressement et quelle joie ne vont-ils pas s'en disputer les premières faveurs dans ce riant jardin botanique que la Faculté semble avoir exprès établi à côté des pavillons d'anatomie, pour tempérer par les charmes de l'une de ces sciences la pénible austérité de l'autre.

On a malignement fait remarquer que ce beau jardin n'était accessible qu'à travers un hôpital et des ateliers de dissection; mais l'Élysée des anciens leur

---

(1) On a revendiqué la première idée de la possibilité de cette opération en faveur de M. le professeur Chaussier, qui l'a consignée dans un mémoire lu, il y a trente-cinq ans, à l'Académie de Dijon.

paraissait-il moins délicieux parce qu'on n'y arrivait que par le chemin de la douleur et de la mort? Ce contraste semble devoir en rendre l'usage plus agréable encore; il porte au recueillement, il inspire cette douce mélancolie si favorable à l'étude, et si propre aux innocentes jouissances d'une science qui nous offre tant d'aimables délassemens et tant d'utiles connaissances. Bientôt, d'après les projets de la Faculté, des fontaines jaillissantes ajouteront la fraîcheur de leurs ondes à celle de l'ombrage des tulipiers et des sophora; et quoi qu'on en dise, Flore ne dédaignera pas de tenir aussi quelquefois sa cour dans un lieu où rien n'aura été négligé pour son culte.

Le professeur chargé du conservatoire de la Faculté a fait une revue publique et raisonnée des instrumens, qui composent, ou plutôt qui surchargent l'arsenal de chirurgie; il en a expliqué l'origine, les qualités, les défauts, la nécessité ou la superfluité, l'usage et l'abus; et ce sujet qu'on aurait cru si stérile et si aride, notre collègue a su le convertir en une source féconde de remarques intéressantes et de préceptes judicieux. En faisant connaître les inventions instrumentales les plus modernes, il a consulté l'expérience de ses confrères et la sienne propre, pour en conseiller l'adoption ou le rejet, motivés sur des épreuves faites avec toute la sévérité que réclament de pareils jugemens.

Les machines, qui sont aussi des instrumens, ont été à leur tour exposées aux regards des élèves, non

pour les porter à recourir à ces moyens, en général trop compliqués, mais pour leur apprendre à s'en passer, ou au moins à faire un bon choix, et à donner toujours la préférence à ce qui est simple et d'une facile application. L'article des bandages a terminé ce cours, d'autant plus méritoire de la part de celui qui s'en est si bien acquitté, qu'il lui fallait une patience et une aptitude toutes particulières pour lutter avec avantage contre les préjugés dont on environne aujourd'hui une partie que Galien, Oribase, Soranus, et après eux, Scultet et Petit, ont élevée au rang des connaissances essentielles dans l'art de guérir.

Le cours de physiologie a plus que jamais attiré la foule des étudians, empressés et curieux d'entendre des professeurs qui, chaque année ont à leur enseigner des choses nouvelles, à leur communiquer des découvertes récentes, et à faire en leur présence, sur des animaux de toutes espèces, des expériences directes et comparatives dont ils se sont souvent avisés les premiers, afin d'approfondir davantage quelques points de la science de l'homme, et de rendre plus intelligibles les phénomènes de l'organisme animal. Les secours de la zootomie, de l'histoire naturelle, de la chimie, de la physique ont tour à tour été invoqués pour perfectionner des leçons au mérite et à la juste réputation desquelles les derniers semblent avoir mis le comble et le sceau.

Le professeur de physique médicale a poursuivi avec une nouvelle ardeur la carrière qu'il s'est ouverte.

lui-même, et dans laquelle n'ayant guère eu d'autres guides que ses propres lumières et sa vaste érudition, il a mérité d'en servir, dans la suite, à tous ceux qui voudront connaître ou enseigner ce que cette science, ainsi que celle d'entretenir l'homme en santé, a de plus ingénieux, de plus savant et de plus utile. La collection de machines expérimentales et d'instrumens de physique dont ce célèbre professeur se sert si habilement dans ses démonstrations, a été augmentée, 1.° du gomomètre-répétiteur de M. Malus, invention toute récente dont l'exactitude est comparable à celle du cercle-répétiteur de Borda; 2.° du microscope composé, de la découverte duquel on est redevable au célèbre physicien Charles, qui a bien voulu surveiller la confection du notre, et dont l'appareil est bien supérieur au microscope si vanté de Dellebarre; 3.° d'un microscope solaire de la plus parfaite construction.

La pathologie externe a été enseignée cette année avec un éclat et un succès qui ont surpassé jusqu'aux vœux mêmes du professeur, accoutumé dès son début à une affluence, à une attention et à un silence qui annoncent à la fois l'excellence du maître et le discernement des auditeurs.

Il y a long-temps que la réputation des professeurs de pathologie interne est faite, et l'on sait combien ils sont soigneux de la soutenir, et par quel zèle, par quels talens ils la justifient.

Le cours d'accouchement de la faculté et celui de

l'hospice de la Maternité n'ont point langui depuis la mort de Baudelocque. Les professeurs qui en ont été chargés ont fait leurs efforts pour ne point laisser apercevoir que cet homme si profond dans son art, si zélé pour l'instruction des élèves, manquât à l'enseignement. Sans en avoir fait oublier la perte, leur activité, leurs talens, leur renommée ont réussi à la rendre supportable, en attendant qu'un successeur digne de lui et de nous vînt, s'il est possible, la réparer.

Nous avons à regretter que les élèves aient été si peu assidus aux leçons de médecine légale, dont s'est chargé, avec tant de complaisance et de bonté, un professeur consommé dans cette partie, qu'il a exercée pendant plus de trente ans, près l'un des premiers tribunaux de la capitale avec une sagesse et une sagacité toujours applaudies, et souvent consultées par Louis lui-même, l'homme le plus versé que nous ayons longtemps eu dans la jurisprudence médicale. Notre collègue, en qui les années n'affaiblissent ni le desir, ni les moyens d'être utile, ayant pensé qu'après les ouvrages de Mahon, de Fodéré, de Plouquet, etc., sur une matière dont l'importance n'est pas assez sentie, une traduction de celui de Joseph Plenck pourrait encore faire quelque bien, s'est livré à ce travail avec une persévérance qui ne peut être comparée qu'au désintéressement de l'offre et du don qu'il a fait de son manuscrit à la Faculté, par les soins de laquelle cette traduction, enrichie de notes extrêmement instructives, verra bientôt le jour.

Les cliniques, ces vrais sanctuaires de la science, ces véritables lieux d'initiation médicale, ont justifié de plus en plus les espérances qu'on avait conçues de leur institution, ainsi que la protection de l'autorité qui s'intéresse à leurs succès. Les professeurs ont rivalisé de zèle, de lumières, de dévouement pour faire tourner l'expérience au profit des élèves, et pour rendre ceux-ci utiles à l'expérience. Ils se sont surtout attachés à modérer cette impatience de tout voir, de tout écrire, qui tourmente quelques jeunes gens, qui grossit et complique à leurs yeux la plus simple affection dont ils font souvent le sujet d'une observation oiseuse, qui les égare enfin au lieu de les éclairer, et leur fait perdre leur temps à confier minutieusement au papier des faits qui doivent être plutôt livrés à la mémoire pour former ce tact de l'esprit, des yeux, des doigts, de tous les sens, qui tout à coup, et comme par inspiration, fait reconnaître la maladie au praticien exercé, tandis que l'autre va longuement en chercher le caractère dans l'amas, souvent encore confus, de ses feuilles.

Les cliniques de la Charité, fécondes en cas difficiles et intéressans, ont fourni plusieurs pièces d'anatomie pathologique, entre autres une hydropisie enkystée du bas-ventre, dont les kystes étaient très-nombreux;

Une maladie du péricarde;

Une tumeur considérable du genou, vue dans son intégrité, et ensuite dans son état de dissection : ces pièces ont été représentées en cire et déposées dans les

cabinets en même temps que cinq injections et corrosions de reins d'animaux, exécutés par l'habile artiste à qui nos collections sont redevables d'une partie de leurs richesses.

Rien ne manque plus à l'émulation des élèves de ces établissemens; à l'avantage déja si digne d'envie de faire partie d'une société d'élite sur laquelle les moyens d'instruction, les faveurs et les distinctions ont été cumulées, il a été ajouté depuis peu le puissant attrait des récompenses publiques; et c'est encore à la libéralité de leur célèbre et généreux fondateur qu'on est redevable de ce bienfait nouveau dont le mérite et le talent, constatés par de longues épreuves, vont dans quelques instans recueillir ici le fruit glorieux (1).

Dans les autres hospices les cliniques n'ont pas fourni à l'observation une mine moins riche et moins précieuse. Combien, et avec quel succès, à l'hospice de Perfectionnement et à l'Hôtel-Dieu, n'a-t-on pas fait encore cette année de ces opérations hardies et instructives, qui, pour ceux des assistans qui en conçoivent les savantes manœuvres, et qui peuvent par la pensée suivre à la fois l'intention et la main de l'opérateur, sont autant de types sur lesquels ils

(1) Un décret de l'Empereur vient d'autoriser la constitution en rentes perpétuelles, d'une somme fournie par M. le baron Corvisart, son premier médecin, pour distribuer, à la fin de chaque année, des prix, sous forme de médailles d'or et d'argent, aux élèves de la clinique de l'hospice de la Charité, dont il est le créateur.

régleront un jour leur conduite, si le hasard des rencontres les place dans les mêmes circonstances!

Le cours de chimie, toujours si suivi par les élèves et les amateurs, toujours si intéressant par les expériences et les analyses dont on les y rend témoins, a acquis depuis quelques mois un habile professeur de plus. Les fonctions de Fourcroy avaient continué d'être dignement remplies après sa mort; mais la chaire où si long-temps il fit entendre son éloquente voix n'en restait pas moins vacante, et celui que l'opinion générale et nos vœux particuliers y appelaient, devait le premier donner l'exemple de n'y monter que par la voie d'un concours public et solennel. Ainsi l'ami le plus cher du savant illustre qu'il s'agissait de remplacer, le compagnon assidu de ses immenses travaux, le coopérateur de son immortelle célébrité, est descendu, non sans de douloureux souvenirs, dans la lice ouverte aux talens et au savoir; mais personne n'y est venu lui disputer l'héritage de l'amitié, et des plus rares qualités du cœur et de l'esprit. Le respect qu'imprime la mémoire de Fourcroy, l'estime profonde qu'inspire le nom de Vauquelin, en avaient écarté tous les rivaux; et cette fois la victoire, pour avoir été sans péril, n'en a pas moins couvert de gloire le vainqueur. Peut-être même la supériorité du mérite n'avait-elle jamais reçu un hommage plus éclatant ni plus flatteur que dans cette honorable occasion.

Notre confrère, avant d'être proclamé professeur, devait, en remplissant la formalité du doctorat, prouver une seconde fois sa soumission aux statuts; et c'est ici que nous l'attendions pour lui payer, en corps, devant une innombrable assemblée, notre tribut d'affection, d'égards et de déférence, et qu'il nous attendait lui-même pour acquitter envers nous celui de la sensibilité, de l'attachement et du talent. A la harangue amicale du président de la Faculté, interprète fidèle de nos sentimens communs, il répondit par un discours plein de modestie et de noblesse; et au lieu d'une thèse qu'un candidat ordinaire aurait eue à soutenir, il fit une savante leçon sur un sujet également neuf et curieux, l'analyse chimique du cerveau, de cet organe incompréhensible de la pensée, qui chez lui a enfanté de si grandes découvertes, et qui renferme encore le germe de tant d'autres dont la Faculté aura dans la suite à se glorifier.

Aucun des professeurs de la Faculté ne reste inutile à sa gloire et à l'accomplissement de ses destinées; une heureuse solidarité les porte tous à y travailler avec la même ardeur; mais leurs services, quoique très-réels, ne sont pas également remarqués, et ne font point sur tous les esprits la même impression. Il est surtout deux de ces professeurs qui, rapportant toujours à la Faculté la considération dont les honore le souverain, et la confiance dont ils jouissent depuis si long-temps aux armées, vont, loin de son paisible

séjour, les mériter de plus en plus au milieu des alarmes et des dangers, et attirer sur eux de nouvelles faveurs pour pouvoir lui en faire un nouvel hommage. Ils ont pour ainsi dire fait leur école de l'univers ; sur le continent et au-delà des mers, en Egypte, en Syrie, en Allemagne, dans la Pologne, l'Italie, l'Espagne, ils ont porté avec orgueil, et fait respecter le titre de professeur de la Faculté de médecine de Paris; c'est parmi des milliers de malades et de blessés qu'ils ont rempli les devoirs de l'enseignement ; c'est sur les champs de bataille et sur la brèche qu'ils ont fait leurs utiles leçons ; voilà les amphithéâtres où ils ont coutume de parler et d'agir ; et si la critique ose comparer ce qu'ils y ont fait pour les progrès de la science et pour l'honneur de la Faculté, avec le résultat de ces habitudes aisées et sédentaires, qui trop souvent ne sont pas moins stériles pour l'une que pour l'autre, elle rentrera bientôt en elle-même, et sera forcée d'abjurer ses vaines déclamations.

L'instruction dans toutes les sciences est une seconde éducation qui ne demande pas moins que la première toute l'attention et toute la vigilance des maîtres. La Faculté ne néglige rien de ce qui peut favoriser les études de ses élèves et en écarter l'erreur, et jusqu'au ridicule. Elle a soin de les prémunir contre les dangers de ces livres, aujourd'hui si communs chez l'étranger et traduits si imprudemment parmi nous, dans lesquels des hypothèses spécieuses et des systèmes

trompeurs sont autant de piéges tendus à l'imagination de la jeunesse inexpérimentée : elle leur montre le poison, quelquefois habilement caché sous les fleurs, et les remet, s'ils se sont laissé égarer, dans le sentier de la nature et de la vérité. Elle ne s'attache pas moins à les dégoûter de ce ton *prétentieux*, de ce luxe de mots et de style qui, depuis quelque temps, se sont introduits dans notre langage et dans nos écrits, et qui, si l'on n'y prend garde, donneront tôt ou tard l'éveil à quelque malin enfant de Molière. Eh ! faut-il pour exprimer les différens périodes d'une maladie se jeter dans l'ancienne gymnastique, et rappeler par son nom l'espace que devait parcourir l'athlète pour vaincre à la course? Pourquoi, lorsqu'il s'agit de l'invasion d'un mal, ou des symptômes qui en signalent le début, retracer par son mot propre la magnificence d'un portique d'Athènes, ou la pompeuse entrée d'un cirque romain? Il convient que les sciences soient en contact entre elles; mais elles ne doivent ni se mêler ni se confondre; elles peuvent se prêter réciproquement des règles, des images, des comparaisons; quant à leur langue spéciale ou technique, chacune d'elles doit s'abstenir de toute excursion tendante à rendre un jour la science inintelligible.

Ce sont les jeunes gens les moins instruits et les moins disposés à s'instruire qui courent le plus après ces locutions ambitieuses qu'ils prennent pour le sa-

voir, quoiqu'elles n'en soient en quelque façon que la misérable caricature (1).

La Faculté a de nouveau prouvé combien est mal fondé le reproche que la crainte, l'ignorance ou l'envie lui ont si souvent fait, de ne former que des médecins. N'est-ce pas de son sein que sont sortis, depuis six mois, les trois cent soixante chirurgiens, que le Ministre n'a brévetés, pour les armées, qu'après les avoir soumis à de sévères examens, qu'ils ont, la plupart, soutenus avec distinction? Et quel noble et touchant langage elle leur a tenu lorsqu'ils sont venus lui faire les adieux de la reconnaissance et du respect filial! Allez, leur a-t-elle dit, où la patrie et l'humanité vous appellent! soyez-y toujours prêts à servir l'une et l'autre; et s'il le faut, sachez imiter ceux de vos généreux compagnons qui, au même poste, sont morts martyrs de ce dévouement intrépide et magnanime qui est *le véritable acte de foi* des hommes de notre état. Ainsi pense la Faculté; et le Gouvernement doit savoir qu'en lui préparant des serviteurs instruits, elle lui élève aussi des sujets fidèles.

Il serait trop long de rapporter tout ce qu'a fait la Faculté dans le cours de l'année pour éclairer l'autorité ministérielle ou les administrations locales sur

---

(2) Jean Maurice Hoffmann appelait le nez *le promontoire de la face*: l'hydropisie, *le déluge du microscome*, etc.

une foule d'intérêts privés, d'objets de salubrité publique, et de questions relatives à la chose sanitaire, qui ont été déférées à son jugement. Elle a redoublé d'attention et de persévérance dans la portion qui lui a été dévolue de cette tâche, à la fois importante et fastidieuse, concernant les remèdes secrets, dans l'examen analytique desquels on remarque si fréquemment la stupidité de l'ignorance et de la superstition, l'impudeur de la charlatanerie, les espérances de la cupidité, et si rarement le hasard heureux, ou les sages combinaisons d'une découverte essentiellement utile.

Elle n'a pas été la dernière à seconder les vues du chef auguste d'une nation fière et industrieuse qu'il ne veut plus voir la tributaire d'une puissance avare et jalouse, pour des productions dont son riche territoire renferme partout le germe. Margraf et Achard avaient prouvé qu'il était possible de faire du sucre en Prusse. L'un de nos collègues, secondé par un habile coopérateur, a démontré qu'on en ferait facilement en France; et personne n'en a plus douté, quand on a vu le suc d'une plante commune se changer, dans son laboratoire, d'abord en une pâte douce et miellée, et se mouler ensuite, sous ses savantes mains, en cônes solides et cristallisés, d'une blancheur aussi éclatante, et d'une saveur aussi agréable que ceux qu'on fabrique avec les produits des colonies.

Elle a montré le même empressement lorsqu'il a

fallu chercher un succédané indigène à cette écorce étrangère (le quinquina), que sa rareté absolue nous ferait dejà seule payer si cher, quand même l'avidité mercantile n'y aurait pas mis un prix auquel on ne peut plus atteindre. C'est encore un de ses membres qui, dans cette importante recherche, a été le plus près du but, en imitant artificiellement, dans sa couleur, son goût, ses élémens sensibles, une substance que la nature a rendue inimitable sans doute, mais dont elle n'a pu entièrement cacher le secret à notre collègue, qui ne l'a pas gardé pour lui, mais qui l'a franchement et généreusement communiqué à la Faculté, pour qu'il en fût fait sous ses yeux les essais les plus authentiques.

C'est ce même collègue qui vient d'annoncer que, dans l'espèce de gramen la plus commune et la plus nuisible à l'agriculture, il existe un principe sucré des plus abondans, dont il croit l'exploitation aussi facile qu'avantageuse, soit pour obtenir un sirop, selon lui, supérieur à tous ceux qu'on a cherché à substituer au sucre, soit pour en retirer un alcohol, qui est aussi copieux qu'agréable : double et intéressante découverte dont nous lui laissons le soin de confirmer les résultats, et de défendre, s'il le faut, la priorité.

La Faculté a coopéré efficacement, par l'intermède de plusieurs de ses membres, à la longue et pénible revue de cette multitude de mémoires sur le croup, qui ont concouru pour le prix promis par S. M. à

l'auteur de celui qui en aurait été trouvé le plus digne ; revue qui a duré près de trois ans, et qui vient seulement de fixer le jugement et le choix de la commission qui en avait été chargée.

Elle n'aura pas eu une moindre part à la rédaction de ce nouveau formulaire si vivement desiré, si impatiemment attendu, et qu'on n'a pourtant pas encore terminé, tant il importe aux gens de l'art, et à la société, qu'un ouvrage de ce genre soit longuement médité, et ne paraisse qu'avec toute la perfection dont il est susceptible.

Après les antidotaires où les Arabes avaient entassé les recettes les plus monstrueuses; après les compilations absurdes de Jean de Damascène et de Nicolas de Salerne, il se passa près de trois siècles avant qu'on eût une pharmacopée. Celle de Nuremberg ne parut qu'en 1542. Foës ne tarda pas à publier la sienne. Elles se multiplièrent ensuite à un tel point, que l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, justement alarmée de l'arbitraire et de la confusion qui régnaient dans les préparations et les doses des médicamens, conçut le projet de les soumettre à des règles précises et uniformes, et de les renfermer dans ce livre, qu'elle appela *Codex*, et qu'elle fit réimprimer la dernière fois sous le décanat de Baron. C'est ce Codex, dont Poulletier de la Salle, ce respectable et généreux ami des sciences et de l'humanité, allait entreprendre la révision quand la mort nous l'enleva

tout à coup, que des commissaires choisis refondent en ce moment pour le mettre au niveau des acquisitions nouvelles de la chimie, de la médecine et de la pharmacie; et la Faculté actuelle n'a rien de plus à cœur, en marchant sur les traces de celle qui l'a précédée, que de profiter des ressources abondantes qui lui donnent l'heureuse possibilité de faire encore mieux qu'elle n'avait pu faire elle-même.

Tous ces travaux n'ont pu empêcher les professeurs d'être très-assidus aux examens et aux thèses qui se sont soutenus dans la Faculté, où il n'y en avait pas encore eu autant que cette année, malgré la sévérité avec laquelle on y a procédé. Il semble même que plus les actes deviennent rigoureux parmi nous, plus ils s'y multiplient, soit que les candidats redoublent d'efforts et d'application, à proportion des difficultés qu'ils s'attendent à rencontrer, soit qu'ils attachent plus de prix et plus d'honneur à une admission qui leur coûte plus de risques et d'obstacles. Tous n'ont pas également réussi dans ces épreuves, et c'est peut-être encore ce qui les fait rechercher avec plus d'empressement. Trop d'indulgence aurait un effet contraire, et serait d'ailleurs une sorte de crime, puisqu'il s'agit de la vie des hommes et des plus chers intérêts de la société.

Plusieurs chirurgiens-majors, la plupart membres de la légion d'honneur, sont venus accomplir la loi qui exige qu'ils soient docteurs; et la Faculté, qui

ne s'étonne plus de trouver dans cette classe, quelque difficiles que soient pour elle les moyens d'instruction théorique, tant d'hommes recommandables par leur savoir et leur habileté, leur a accordé, à tous, ses suffrages les plus distingués.

On avait coutume autrefois de remettre aux candidats une thèse toute faite, qu'ils étaient obligés de défendre, quelque opposée qu'en pût être la doctrine aux opinions reçues, et à leurs propres principes. A présent, ils sont libres de choisir un sujet, et de le traiter à leur gré; et c'est cette liberté qui nous a encore valu cette année plusieurs dissertations en grec, en latin et en français, dont les professeurs eux-mêmes s'honoreraient, et qu'ils aiment à citer et à consulter toutes les fois que l'occasion s'en présente.

Il en est une surtout qui ne fait pas moins honneur à la Faculté qu'à son propre auteur (1), et pour la gratitude respectueuse que celui-ci lui a exprimée dans une dédicace pleine de noblesse et de candeur, et pour la conduite généreuse qu'elle a tenue envers lui, lorsque, faisant ses études à Paris, il a été surpris par la guerre qui a ravagé le Portugal, sa patrie, et qu'il ne lui a plus été possible de rentrer dans sa famille ni d'en recevoir des secours.

---

(1) M. de Lima, ce jeune et intéressant docteur, est mort depuis peu, emportant les regrets et l'estime de la Faculté, et de tous ceux qui l'avaient connu.

Mais pouvons-nous parler d'un service si simple et si naturel, sans annoncer à nos jeunes auditeurs le bienfait que leur a légué en mourant ce philosophe qui, resté fidèle à la médecine au sein de la fortune et de la grandeur, s'est plu à réfléchir sur la Faculté, dont il était membre, tout l'éclat de son profond savoir, et tout le lustre de ses hautes dignités? Une des dernières volontés de Cabanis a été qu'une somme laissée par lui dans nos mains fût employée à la réception gratuite d'un certain nombre d'élèves ayant acquis le plus de droits à cette faveur, et la Faculté va commencer avec l'année les épreuves qui doivent en déterminer le choix. Elle n'exigera qu'une seule chose de ceux qui l'auront méritée; ce sera de consacrer leur acte inaugural à la mémoire du respectable donateur, qui, près de descendre dans la tombe, porta encore sur eux ses paternels regards; et cette touchante condition plaira sans doute à leur ame sensible et reconnaissante.

Ainsi viennent se mêler aux travaux, et jusqu'aux tristes souvenirs de la Faculté, les plus douces jouissances; tout y tourne à sa gloire, à sa consolation et à sa félicité.

L'ordre s'y est établi de toutes parts, et l'impulsion y a été donnée à la fois à tous les services par notre nouveau doyen, autrement par celui de nos collègues qui a été mis à notre tête depuis la mort du chef dont il déplore encore avec nous la perte, et qu'il s'efforce,

non de faire oublier (son propre cœur l'a trop averti qu'il ne pourrait y réussir), mais d'imiter dans le zèle, l'activité, et dans tous les talens qui en distinguèrent l'administration, et qui nous ont déjà procuré tant d'avantages de la part de celle de son digne successeur.

C'est parmi nous que celui-ci a obtenu une préférence que nous seuls avions sollicitée pour lui, et qu'avaient vainement briguée l'inhabileté et l'indiscrétion.

C'est aussi au milieu de nous que la tendresse inquiète et éclairée du plus grand des héros, sur le point d'être le plus heureux des pères, est venue chercher l'homme prudent et capable qui devait présider et aider à la naissance de ce rejeton précieux accordé par la Providence aux vœux des Français, et d'avance si redouté de leurs éternels ennemis; et notre collègue, supérieur aux difficultés et aux dangers d'un premier enfantement, a comblé l'espoir de la France, et rempli l'attente d'un souverain dont la munificence est sans bornes, et dont l'estime est encore d'un plus grand prix que les largesses.

Lorsqu'il a fallu écarter de l'héritier du trône français cette contagion si redoutable à l'enfance, et qui ne respecte pas plus le berceau des rois que celui de leurs plus simples sujets, c'est vers la Faculté qu'ont été dirigés la sollicitude et les regards des augustes parens, et jamais le bienfait de la découverte de Jenner n'avait reçu une application aussi glorieuse ni

fourni aux nations un exemple aussi mémorable (1).

Dans cette lutte savante et décennale, où parmi les ouvrages publiés pendant les deux lustres précédens, il s'agissait pour la première fois de désigner à la libéralité d'un prince ami des arts et protecteur de tous les genres de mérite, ceux qui y auraient acquis les droits les plus réels et les plus évidens, c'est un membre de la Faculté qui a remporté le prix de la science qu'elle cultive (2), et ce triomphe est d'autant plus flatteur pour l'une et pour l'autre, qu'il a été balancé par des compétiteurs fameux et d'une imposante renommée.

C'est encore à un membre de la Faculté, à celui de l'attachement, du rang et des talens duquel elle a le plus à s'enorgueillir, que la première classe de l'Institut a accordé la majorité des voix pour la place qu'elle a eue à remplir, il y a quelques mois, dans sa section de médecine et de chirurgie (3); et si, ayant eu depuis à nommer à une autre place également vacante dans la même section, elle y a appelé hors de la Faculté la vieillesse unie au mérite, elle n'en a pas moins accueilli, avec les égards et l'estime les plus honorables,

---

(1) C'est M. le docteur Husson qui a vacciné S. M. le roi de Rome. Il était juste que ce zélateur si ardent, que ce propagateur si éclairé de la vaccine fût honoré d'une si belle mission. Pendant qu'il la remplissait avec tout le succès desirable, la première classe de l'Institut donnait au docteur Jenner le titre d'associé étranger.

(2) M. le professeur Pinel.

(3) M. le baron Corvisart.

les quatre professeurs, justement célèbres, dont les noms avaient décoré sa liste de présentation.

Voici le moment de nous souvenir de deux confrères, morts il y a peu de temps, et bien dignes des regrets de la Faculté, à la Société médicale de laquelle ils appartenaient, ainsi qu'à la première classe de l'Institut, en qualité d'associés correspondans,

J. B. Lombard, membre de la légion d'honneur, ancien chirurgien en chef d'armée, associé de l'ancienne Académie de Chirurgie, où il avait remporté plusieurs prix, et auteur de nombreux ouvrages, etc., a terminé ses jours dans le mois d'avril dernier, à l'âge de soixante-dix ans. La plus grande partie de sa vie avait été employée au service de l'Etat, dans les camps et dans les hôpitaux militaires, où il avait honoré sa profession par de grands talens et de brillans succès qui l'avaient mis au rang des chirurgiens les plus recommandables de notre temps. Le reste s'était écoulé parmi de graves infirmités, dont il avait contracté le germe dans le long et pénible exercice de ses fonctions; et sur la fin de sa carrière, ayant eu, à la suite d'une attaque d'apoplexie, le malheur de se survivre à lui-même, il n'avait plus été pour sa famille et pour ses amis qu'un spectacle de tristesse, et un sujet habituel de soins toujours attentifs et touchans.

Marc-Antoine Petit, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, vice-président de la Société de Médecine, etc., de la même ville, avait été élevé sous les

yeux de M. Trollier de Fétan, qui, lui ayant fait donner toute l'éducation dont ses heureuses dispositions le rendaient susceptible, lui indiqua lui-même notre état, comme celui qui convenait le mieux à la sensibilité de son ame et à ce caractère de bonté et de bienveillance naturelle dont il ne pouvait retenir les élans à la vue d'un infortuné ou d'un être souffrant.

Après avoir fait, à Lyon même, de très-bonnes études en anatomie et en chirurgie, entraîné par une vocation que l'amour des beaux-arts et le goût de la littérature s'étaient vainement disputée, il se rendit à Paris, où il obtint l'une des médailles d'or de l'Ecole pratique. Il y revint quelques années après, pour compléter son instruction à l'école du célèbre Desault. dont il fut le disciple chéri pendant sa vie, et l'éloquent panégyriste après sa mort.

Lorsque de farouches tyrans couvraient de ruines et de deuil sa malheureuse patrie, on le vit tour à tour la défendre par son courage, la secourir par ses talens, et mêler ses larmes généreuses au sang des victimes qu'il n'avait pu sauver.

Lyon le récompensa en lui accordant une estime et une confiance sans réserve, et le ciel, en lui faisant don d'une épouse accomplie et d'un fils digne de l'un et de l'autre. Il fut nommé à cette place que Pouteau a tant illustrée, et il y fit encore plus de bien que lui, puisqu'il réussit à y fonder une clinique chirurgicale, d'après les principes du maître à qui il avait vu établir à Paris ce chef-d'œuvre de l'enseignement. Il

savait faire passer dans le cœur de ses élèves les savantes leçons qu'il adressait à leur esprit; et toujours la tendre pitié vint adoucir par ses accens consolateurs la rigueur inséparable de son ministère.

Tout ce qu'il a écrit respire la plus douce philanthropie; elle y est la fidelle compagne des lumières et du savoir. Ce sentiment le dominait à un tel point, que, dans son Essai sur la médecine du cœur, l'unique ouvrage qu'il ait eu le temps de publier, il semble lui avoir seul inspiré ces vers mélancoliques qu'on a tant de plaisir à y rencontrer, ainsi que ces discours pleins de force et de persuasion qu'on y lit avec tant de fruit.

A quarante-un ans, une maladie chronique de la région de l'estomac a privé l'humanité de son plus cher bienfaiteur, et la chirurgie de l'un de ses plus riches ornemens.

Un de nos collègues (1) a peint éloquemment les vertus et les talens de Petit. Pour moi, je croirai l'avoir assez loué, en disant que la ville de Lyon lui a fait célébrer un service solennel, voulant rendre la religion l'interprète sacrée de sa douleur, de sa profonde estime et de son éternelle reconnaissance (2).

M. Duméril, qui naguère a remplacé feu Lassus comme l'un des chefs du Jury pour l'examen et la réception des officiers de santé dans les départemens dé-

---

(1) M. le baron Des Genettes.

(2) La Société de la Faculté a essuyé d'autres pertes non moins sensibles, par la mort prématurée de MM. Pierron et Giraud, auxquels l'amitié et le devoir ont déjà payé un juste tribut de regrets et d'estime.

volus à la Faculté, vient de remplir, pour la première fois, cette importante mission, concurremment avec M. Chaussier, qui en est chargé depuis son institution. Nommer de tels délégués, c'est dire avec quelle scrupuleuse probité, quelle juste sévérité et quelles lumières la loi a été accomplie de part et d'autre.

M. Des Genettes, que chaque instant trouve prêt à se porter avec célérité partout où la sollicitude et les craintes du Gouvernement réclament ses talens, son savoir et son expérience consommés en ce qui concerne le service de santé militaire, a constaté de nouveau, dans une inspection très-détaillée qu'il a faite pendant l'été, la salubrité de nos camps aux environs de Boulogne. Il a fait paraître, dans le courant de l'année, un ouvrage intitulé : *Eloges des académiciens de Montpellier, pour servir à l'histoire des sciences, des lettres et des arts dans le dix-huitième siècle.* Notre collègue annonce qu'il a d'abord recueilli ces éloges publiés par plusieurs écrivains distingués, depuis 1706, époque de la fondation de la société royale de Montpellier jusqu'en 1789; il les a ensuite abrégés de manière à ne présenter que les faits les plus essentiels, en donnant à l'ensemble une marche plus rapide, et un coloris plus uniforme. Ceux qui cultivent les sciences médicales liront avec plaisir et reconnaissance les éloges de Magnol, de Chirac, de Chycoineau, de Sauvages, de Lapeyronie, de Venel, de Lafosse, de Le Roi, de Cusson et de Lamure.

Cet ouvrage sera placé dans nos bibliothèques à côté des mémoires d'Astruc, *pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier.* M. Des Genettes a pris avec le public l'engagement de publier une suite, et de donner les éloges des Vigaroux, des Broussonet père et fils, des Deratte, des Fouquet, des Barthez et des Poitevin; et cette galerie d'hommes si chers aux sciences, et à la médecine en particulier, recevra un surcroît d'intérêt de la direction et de la plume de celui qui, en soignant si bien la mémoire des autres, acquiert de nouveaux titres pour rendre la science à jamais recommandable.

M. Corvisart vient de donner une seconde édition de son Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur, avec des additions et des corrections qui ont achevé de rendre cet ouvrage, déjà si précieux et si justement applaudi, l'un des livres les plus essentiels que nous ayons en médecine. Cet illustre successeur de Sénac, en traitant un sujet qui a fait la gloire et la réputation de l'ancien et estimable premier médecin, a, dans l'une et l'autre des carrières où il est entré après lui, tellement surpassé son prédécesseur, qu'on peut dire qu'ils n'ont eu de commun entre eux que les titres. Le mérite personnel de M. Corvisart a fait la moitié de cette supériorité; la munificence du plus grand des monarques a fait le reste. Aussi, dans la dédicace que le héros a daigné agréer de la nouvelle édition que nous annonçons, avec quelle sen-

sibilité; avec quelle délicatesse notre honorable collègue a su lui exprimer et sa reconnaissance particulière, et l'admiration qu'il partage avec tous les Français!

Les ouvrages de notre collègue Richerand sont

Il y a eu, par rapport à la Clinique chirurgicale de M. Pelletan, une omission qui a été tout-à-fait involontaire de la part du président de la Faculté, et dont l'auteur de cette production aurait dû n'accuser que lui-même, n'ayant point, malgré l'invitation réitérée de M. le doyen, fourni la note qui le concernait, et qui eût appris que son ouvrage, quoique publié en l'an 1810, n'en appartenait pas moins à l'année scolaire de 1811.

D'ailleurs la Clinique chirurgicale avait déjà reçu un juste tribut d'éloges à la fin du discours prononcé par M. Leroux à la séance publique précédente, et imprimé depuis un an; et ce n'est guère l'usage d'annoncer et de louer le même écrit deux années de suite.

Mais quelle qu'ait pu être la cause du silence qui, en dernier lieu, a été gardé sur l'ouvrage de M. Pelletan, pour qui il eût mieux valu sans doute faire une exception, il est certain que l'orateur, auquel il a été reproché avec tant de véhémence, méritait plutôt qu'on le plaignît de s'être vu enlever une occasion si belle et si agréable d'honorer publiquement, dans un collègue non moins estimable que célèbre, des talens et des travaux qu'il n'entrera jamais dans les projets ni dans la pensée de personne de laisser dans l'oubli.

Depuis quinze mois que l'on jouit des trois volumes de la Clinique chirurgicale, on a été trop à portée d'apprécier ce recueil de faits, ce dépôt de leçons pratiques d'un grand maître, pour qu'on doive parler ici de son importance et de son utilité. On se borne donc à souhaiter que les gens de l'art, reconnaissans, aient un jour à féliciter notre confrère d'avoir pu compléter cette œuvre de chirurgie, qu'il se propose de porter à sept volumes; et on se fait un plaisir, encore plus qu'un devoir, de terminer une note qui est absolument libre et désintéressée, en répétant avec M. Leroux (Voy. son Discours publié en 1810, p. 55), *que la sage érudition, les talens distingués, la longue expérience de M. Pelletan, sont un sûr garant du mérite de son ouvrage.*

recherchés avec un empressement si constant et si général, que sa Physiologie a reçu cette année les honneurs d'une cinquième édition, et que sa Nosographie chirurgicale en est à la troisième, qui est achevée, et qui paraîtra au commencement du mois prochain. On remarque, à chaque nouvelle édition, les efforts qu'a faits l'auteur pour la rendre encore supérieure aux précédentes; il l'enrichit des découvertes récentes dans la science, ainsi que des développemens et des perfectionnemens que lui ont fournis ses propres réflexions; et s'il l'augmente, ce n'est pas, comme on a coutume de faire, pour la rendre plus volumineuse et plus chère, mais pour qu'elle soit de plus en plus utile et instructive.

M. Chaussier a publié des consultations médico-légales sur une accusation d'empoisonnement par le muriate sur-oxydé de mercure, dans lesquelles il a réuni à ses avis particuliers, et aux recherches qui lui appartiennent, plusieurs rapports et procès-verbaux, qui jettent un grand jour sur ce genre d'empoisonnement, sur les moyens de le reconnaître, sur les précautions nécessaires pour en constater l'existence, et sur les formes à observer dans les diverses pièces judiciaires que le ministère public et les tribunaux exigent des gens de l'art appelés pour les éclairer dans ces conjonctures délicates.

Ce nouvel ouvrage de M. de Chaussier ne peut être que d'une très-grande utilité : c'est un guide de plus

que nous fournit l'un des savans les plus versés et les plus avancés dans les expériences sur l'action chimique des poisons, les effets de leur ingestion, et les résultats de leur application aux organes vivans; et nous ne saurions assez inviter notre collègue à répandre sur ce point si essentiel et si difficile de jurisprudence médicale les lumières qu'il a répandues sur tous ceux de médecine, de physiologie et d'anatomie, dont il a fait le sujet de ses méditations.

Un autre de nos collègues, dont le nom sera aisément deviné, est sur le point de publier un ouvrage de chirurgie, qui, n'en doutons pas, répondra à la juste et brillante réputation de son auteur, et fera époque dans cette partie de la médecine dont il est aujourd'hui l'un des plus fermes et des plus savans soutiens. Rien n'a encore paru de cet ouvrage; mais, sans qu'on nous ait fait aucune confidence, nous sommes sûrs que les cinq premiers volumes sont imprimés, et qu'on n'attend plus que le sixième et le septième, prêts à l'être à leur tour, pour faire jouir le public de ce cours complet, qui, comme l'on voit, n'aura pas été annoncé avec fracas plusieurs années d'avance, selon la tactique ordinaire; mais qui, pour être le fruit d'un recueillement profond et d'un silence presque mystérieux, n'en produira qu'une surprise plus honorable, et n'en sera que plus utile à l'instruction.

M. Alphonse le Roi a ajouté cette année à ses nom-

breuses et diverses productions sur la médecine des mères et sur celle des enfans un nouvel opuscule, intitulé *de la Conservation des femmes,* dans lequel il établit des opinions, et donne des conseils qu'on a déjà eu le temps d'apprécier.

On connaît la noblesse et le désintéressement des motifs qui ont déterminé M. le professeur Hallé à se charger d'une partie de la nouvelle édition des Œuvres de Tissot (de Lauzane). Cette pieuse entreprise de la part d'un savant médecin dont les momens sont si précieux, en faveur de la famille d'un confrère qui laissa en mourant plus de gloire que de fortune, est arrivée cette année au troisième volume, terme où notre collègue doit s'arrêter; et le nom d'un tel éditeur est bien fait pour relever et fixer le mérite d'un ouvrage que sans lui on allait peut-être négliger.

Du sein de la société de médecine, établie dans celui de la Faculté, est sorti parmi d'autres productions moins considérables, que le temps seul ne nous permet pas de citer, un ouvrage sous le titre *de Recherches de physiologie et de chimie pathologiques*, par M. le docteur Nysten, déjà connu par d'autres écrits, qui tous ont obtenu beaucoup de succès. Ces recherches, destinées à faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, contiennent les expériences les plus curieuses et les observations les plus intéressantes; et la Faculté voit, avec un juste orgueil, l'auteur avancer de plus en plus dans la carrière du mérite et de l'utilité.

Trois autres membres, également estimables de la Société, ont en ce moment sous presse chacun un ouvrage qui verra le jour avant la fin de l'année. Ces écrits appartiennent tous à la chirurgie; et l'époque prochaine à laquelle ils doivent paraître annonce assez l'intention de leurs auteurs, qui ne pouvaient préluder plus noblement à la lutte savante dans laquelle ils vont s'engager.

La bibliothèque de la Faculté, créée et portée jusqu'à 18000 volumes, par les recherches et les travaux de notre collègue Sue, alors professeur-bibliothécaire, a acquis et acquiert tous les jours de nouveaux degrés d'accroissement depuis qu'elle est confiée à M. Moreau de la Sarthe, bibliothécaire. De nouvelles collections en médecine qui lui manquaient, des ouvrages modernes en grand nombre, et qu'elle n'avait pu jusqu'alors se procurer, l'ont enrichi et ont augmenté de beaucoup sa splendeur et son utilité, comme le prouve la nombreuse affluence des étrangers et des nationaux qui la fréquentent assidument.

Si la chaire de Fourcroy avait été sans débats, le prix d'un talent sans rivaux, il ne devait pas en être de même de celle de Baudelocque. Au signal donné, sept candidats sont descendus dans l'arène, où tantôt seuls, par des réponses écrites à des questions tirées au sort, et par des leçons orales sur des sujets échus par la même voie; tantôt corps à corps, par des attaques mutuelles et des objections réciproques; tantôt enfin

par des exercices pratiques, et des manœuvres obligées, ils ont, l'un après l'autre, pendant près d'un mois, disputé de savoir, d'habilité et d'adresse devant un jury imposant, et en présence d'un auditoire nombreux attentif à l'issue du combat.

La solennité et l'appareil de ces doctes jeux, l'importance de la récompense réservée au vainqueur ; la réputation diverse des concurrens ; les vicissitudes de l'opinion, l'alternative des succès et des défaites, la persévérance des efforts : tout, dans ce premier essai d'une formalité nouvelle, a inspiré le plus vif intérêt, et fourni pour l'avenir les exemples les plus utiles.

Les gens de l'art qui y ont assisté ont pu faire leur profit des discussions quelquefois très-instructives auxquelles il a donné naissance. Ceux qui aspirent aux honneurs du professorat y ont fait l'apprentissage des épreuves multipliées et rigoureuses par lesquelles il faut désormais passer pour y parvenir.

Les juges eux-mêmes, n'oubliant pas qu'ils seraient jugés à leur tour, ont dû y apprendre à se dépouiller de toutes préventions, de tout intérêt personnel, pour être équitables selon leurs lumières et selon leur conscience.

C'est le 20 septembre, après l'accomplissement le plus entier et le plus scrupuleux de tous les articles du statut et des réglemens, que le jugement a été prononcé et proclamé.

Tel jadis, dans un tournois fameux, on vit un pour-

suivant d'armes, jeune et inconnu, se faire modestement ouvrir la barrière, essayer avec prudence sa valeur, et arracher ensuite la victoire aux anciens chevaliers qui avaient semblé dédaigner sa jeunesse et son inexpérience ;

Tel nous avons vu un concurrent, le moins âgé de tous, et jusque là le plus négligé par la renommée, se mêler, timide et circonspect, parmi des adversaires aguerris par l'usage et par les années ; n'être d'abord à leurs yeux qu'un athlète novice cherchant à s'exercer ; puis gagner chaque jour sur eux du terrain, et finir par leur enlever la palme et les suffrages. C'est ainsi que M. Désormeaux a succédé au plus savant et au plus habile homme qu'ait jamais eu l'art obstétrique, et qu'il a reconquis, avec un succès qu'il n'avait lui-même osé espérer, le rang qu'occupait, parmi les accoucheurs et les professeurs d'accouchemens de la capitale, un père prématurément enlevé à la science, au public et à sa famille, et dont le nom va recevoir un nouveau lustre de la part d'un fils si digne de le porter.

Deux autres concours, moins brillans sans doute, mais ayant aussi leur gloire et leur utilité, celui de l'École-pratique et celui de l'hospice de la Maternité, ont terminé, ou plutôt complété les travaux de la Faculté, qui, ayant trop d'occupations pour y procéder à l'époque où elle a coutume de les ouvrir, s'est vue forcée de les remettre à celle où elle reprendrait ses

exercices et ses leçons. Ils ont eu lieu dans le commencement de ce mois, et c'est ce qui a retardé la solennité qui nous rassemble.

Le premier a mis les juges dans une position qui n'avait pas encore eu d'exemple. Frappés de la supériorité extraordinaire des concurrens de la deuxième et de la troisième section, et ne pouvant leur adjuger que les prix affectés à ces deux classes, ils n'ont pas cru devoir en faire accorder à ceux de la première, quoiqu'instruits et très-recommandables d'ailleurs, mais s'étant trompés sur leurs forces, et ayant voulu les éprouver à un rang au-dessus de leur portée. La Faculté, tout en regrettant d'avoir eu à sanctionner une mesure aussi sévère qu'inouïe, est fière des motifs qui l'ont dictée à ses commissaires; elle honore et plaint à la fois le malheur des candidats qu'elle ne peut récompenser aujourd'hui; et elle s'estime heureuse d'avoir dans son sein des disciples d'une si belle et d'une si grande espérance.

Le second des concours a procuré à la Faculté une satisfaction sans mélange. Mère tendre et affectueuse, si elle se plaît à jouir du spectacle consolant des efforts et des succès de ses fils chéris, il n'est pas moins doux pour elle d'être témoin de l'émulation et des progrès de ses filles bien aimées; car elles sont aussi de la famille, ces femmes estimables et studieuses qui se sont vouées au soulagement des personnes de leur sexe dans les momens les plus intéressans et les plus douloureux

pour lui ; et qui, joignant au talent de leur état cette sympathie de sensibilité et de douceur que la nature leur a donnée en commun avec celles qu'elles doivent assister, sont si propres à calmer, ou du moins à faire supporter avec courage des maux dont elles savent bien que le bonheur de devenir mère ne peut être exempt pour elles-mêmes.

Mais c'est trop long-tems tenir les couronnes suspendues sur vos têtes, élèves de la Clinique, élèves de l'École pratique, et vous jeunes matrones qui avez aussi mérité d'honorables distinctions, venez enfin recueillir le fruit de votre application, de vos veilles laborieuses, et que la main de qui vous allez en recevoir le prix ajoute encore à votre gloire et à votre triomphe !

PRIX
DÉCERNÉS AUX ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE PRATIQUE.

PREMIÈRE SECTION.

La Faculté a eu à regretter de ne pas avoir de prix à décerner aux élèves de cette section.

IIe SECTION.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

PRIX. M. *Chomel* (*Auguste-François*), né à Paris, le 13 août 1788.

PHYSIQUE ET CHIMIE.

PRIX. M. *Pourcher* (*Jean-Baptiste*), né à Beauregard, département du Puy-de-Dôme, le 19 août 1787.

IIIe SECTION.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

PRIX. M. *Gintrac* (*Elie*), né à Bordeaux, département de la Gironde, le 9 novembre 1791.

ACCESSIT. M. *Riobé*.

PHYSIQUE ET CHIMIE.

PRIX partagé entre MM. *Gintrac*, déjà nommé, et *Riobé* (*Mathurin*), né à Cantenay, département de Maine-et-Loire, le 25 octobre 1788.

ACCESSERUNT. MM. *Cruveilhier* et *Lisfranc*.

ÉLÈVES SAGES-FEMMES.

PRIX unique. Mlle *Loyseau* (*Victoire-Colombe*), née à Compiègne, département de l'Oise, âgée de 33 ans.

1er ACCESSIT. Mlle *Boué*.

2e ACCESSIT. Mlle *Grossin*.

La Faculté s'est plue de nouveau à rendre témoignage au zèle qu'apporte Mme *Le Mache*, dans les répétitions du cours que fait M. le professeur Alphonse Leroy aux élèves sages-femmes qui s'inscrivent chaque année.

PRIX D'ENCOURAGEMENT

DE LA CLINIQUE INTERNE,

FONDÉS PAR M. LE BARON CORVISART.

PREMIER PRIX.

M. *Sauveur de la Villeray* (*Marie-Joseph-Sébastien*), âgé de vingt-un ans, né à Rennes, département d'Ille-et-Vilaine.

SECOND PRIX.

M. *Jaymes* (*Jean*), âgé de vingt-un ans, né à Lanconnac, département des Landes.

TROISIÈME PRIX.

M. *Gontier* (*Paul-Alexis*), âgé de ving-quatre ans, né à Bar-sur-Aube, département de l'Aube.

QUATRIÈME PRIX.

M. *Nicolas* (*Jean-Marie*), âgé de vingt-quatre ans, né à Is-sur-Tille, département de la Côte-d'Or.

NOTES

RELATIVES AUX TRAVAUX DE LA FACULTÉ

PENDANT L'ANNÉE 1811.

Actes de la Faculté, Collections, Cabinets.

Les rapports de la Faculté avec les autorités constituées n'ont été ni moins nombreux ni moins importans cette année que les années précédentes. Sans entrer ici dans tous les détails de cette correspondance, nous dirons que la Faculté a été consultée par un tribunal sur une accusation d'empoisonnement, et qu'elle l'a été par par S. Exc. le Ministre de l'intérieur:

Sur les nouveaux bains d'Ussat, département de l'Ariège;

Sur un projet de règlement relatif aux eaux de Belle-Vue-les-Bains, département de Saône-et-Loire;

Sur une demande de M. le Préfet de Liamone, d'une collection de réactifs propres à analyser les eaux minérales;

Sur une demande de M. le Préfet de la Loire-Inférieure, afin de faire imprimer une analyse des eaux minérales de ce département;

Sur des mesures prises par M. le Préfet de Loir-et-Cher, afin d'assurer aux sages-femmes reçues le libre exercice de leur profession;

Sur des observations recueillies en 1809, par le médecin inspecteur des eaux de Bagnères de Luchon;

Sur des observations faites aux eaux de Barrèges en 1810;

Sur les maladies observées aux eaux de Barbotan;

Sur l'analyse des eaux de l'Abuillon;

Sur celle des eaux de Saint-Quentin, département de l'Orne;

Sur un plan d'étuves, proposé par le sieur Chapelle;

Sur les qualités de plusieurs caisses de cacao submergées avec des substances nuisibles;

Sur du quinquina avarié;

Sur un chocolat, proposé par M. Ruseri;

Sur l'efficacité du brou de noix, proposé comme fébrifuge, par le même;

Sur un quinquina indigène, proposé par le sieur Montini;

Sur un mémoire relatif à la fièvre qui a régné sur la flottille française à Tarente en 1810;

Sur un procédé pour ôter à la mélasse son goût désagréable, etc.

Une instruction sur les mesures officinales et pharmaceutiques a été rédigée par M. le professeur Chaussier, comme président des jurys de médecine pour la réception des officiers de santé et des pharmaciens dans les départemens. La Faculté a approuvé cette instruction.

M. le sénateur Cabanis, ayant affecté une partie de son traitement de professeur aux frais de réception de quelques élèves peu fortunés, mais distingués par leurs connaissances, la Faculté, pour remplir les vues bienfaisantes de cet illustre ami des sciences, a arrêté un mode de concours d'après lequel quatre élèves seront admis à la réception gratuite.

M. le professeur Corvisart, premier médecin de Leurs Majestés Impériales et Royales, a constitué un capital de 4000 fr. en rentes sur l'État, pour fonder des prix d'encouragement, qui seront distribués aux élèves de la clinique interne, membres de la Société d'instruction médicale, et qui consisteront en quatre médailles d'argent chaque année, et une d'or tous les deux ans.

La nécessité de remplacer les prosecteurs a privé la Faculté

de collaborateurs qui lui ont donné de grandes preuves de zèle et de talens; mais elle leur conserve toute l'estime et toute la bienveillance qu'ils méritent de sa part. M. Marjolin, l'un d'eux, va publier un Manuel d'anatomie qui facilitera aux élèves les moyens de se livrer avec plus de fruit aux dissections. M. Rullier continuera de seconder la Faculté, dans l'instruction des élèves, en tout ce qui pourra dépendre de lui; et de telles dispositions sont bien dignes d'être encouragées.

La Faculté n'a pas cru devoir se priver de la grande habitude et de la dextérité particulière que M. Beauchêne a acquises dans les préparations anatomiques; et par une exception bien honorable sans doute, elle l'a maintenu provisoirement dans ses fonctions au-delà du terme prescrit par les règlemens. Il a été extrêmement agréable pour elle de pouvoir récompenser les services de MM. Magendie et Baron, anciens aides d'anatomie, en leur conférant le titre de prosecteur, qu'ils ont obtenu au concours, et d'avoir à décerner le même titre et le même prix de leurs succès à MM. Béclard et Cloquet (Hippolyte), promus, en quelques mois, de la simple condition d'élèves de l'Ecole pratique, à l'emploi d'aides d'anatomie, et de celui-ci à la place de prosecteur, comme MM. Brechet, Rouchoux, Moulinié et Richard l'ont été à la qualité et aux fonctions d'aides d'anatomie, pour lesquelles ils ont été choisis parmi des compétiteurs, comme eux intéressans, mais moins avancés.

M. Duchanoi, D. M. P., administrateur des hospices civils de Paris, a fait don à la Faculté du buste en marbre de M. Antoine Petit.

M. le professeur Richerand a fait don des bustes de Tournefort, Linné, Adanson et Daubenton.

M. Coutouli, médecin accoucheur, a fait don de sept ins-

trumens nouveaux et perfectionnés, relatifs à l'art des accouchemens.

M. Pinson, artiste modeleur de la Faculté, a modelé plusieurs pièces d'anatomie pathologique, savoir :

Une hydropisie enkystée du bas-ventre où les kystes étaient très-nombreux ;

Une maladie du péricarde. — Ces deux pièces ont été fournies par M. le professeur et doyen Leroux.

Une masse représentant une tumeur considérable du genou ;

La même tumeur disséquée. — Ces deux dernières pièces sont dues à M. le professeur Boyer;

L'estomac d'un poulain de six mois.

Le même artiste a offert cinq injections et corrosions de reins d'animaux.

SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

De même que la Faculté, la Société, établie dans son sein, a éprouvé de grandes pertes. Deux de ses membres adjoints, M. Peron, ancien élève de cette Ecole, voyageur-naturaliste dans la deuxième expédition du capitaine Baudin, et rédacteur de la relation de cette expédition ; et M. Giraud, premier chirurgien de S. M. le Roi de Hollande, et chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu de Paris, lui ont été enlevés par une mort prématurée. Elle a aussi perdu un de ses associés nationaux, M. Housset, médecin à Auxerre, pour lequel le grand Haller avait une estime particulière, et deux de ses correspondans, MM. Petit, de Lyon et Lombard.

Cinq places de membres-adjoints étaient vacantes. La Société a eu la satisfaction de voir ces places briguées par un grand

nombre de candidats distingués, et le regret de ne pouvoir appeler dans son sein tous ceux qui méritaient cette faveur. MM. Landré-Beauvais, Ribes, Guersent, Legallois et Mérat ont été nommés, et son Excellence le Ministre de l'intérieur a confirmé ces nominations.

De plus, la Société a élu membres correspondans MM.

Willaume, docteur de la Faculté de Paris, membre de la Légion d'honneur, chevalier de l'Ordre royal du mérite civil de Wurtemberg, chirurgien en chef d'armée en Espagne.

Béclard, docteur de la Faculté de Paris, membre de la Légion d'honneur, chirurgien-major du troisième régim. de cuirassiers.

Lorey, docteur en chirurgie, chirurgien-major du troisième régiment d'artillerie à pied, en garnison à Vérone.

Bredin, professeur d'anatomie à l'École vétérinaire de Lyon.

Raikem, médecin des enfans de la Grande-Duchesse, à Florence.

Martel, médecin de la prison d'État, à Pierre-Châtel.

Guyeton, médecin à Lons-le-Saulnier.

Varin, médecin à l'hôpital civil de Tours.

Gourand, chirurgien en chef au même hôpital.

Favre, fils, médecin à Limoges.

Pallois, médecin à Nantes.

Ballard, médecin en Espagne.

Verrier, professeur à l'École vétérinaire d'Alfort.

Arnaud, médecin au Puy, département de la Haute-Loire.

Travaux académiques de la Société.

La Société a remis au concours, en modifiant son premier programme, le prix de 400 fr., fondé par un anonyme, et re-

latif à des expériences physiques et chimiques sur le virus vaccin.

M. le professeur Chaussier a présenté le cadavre d'un enfant mort en naissant sans avoir pu exécuter l'acte de la respiration. Le côté gauche du thorax était entièrement rempli par la plus grande partie des viscères de l'abdomen ; le cœur était porté à droite, et les poumons étaient comprimés et extrêmement petits; il y avait à la partie aponévrotique du diaphragme une large ouverture ovale, par laquelle l'estomac et presque tous les intestins avaient passé dans la poitrine. M. Chaussier a rencontré plusieurs fois cette sorte de hernie.

Le même professeur a présenté la gravure d'un calcul qui s'est formé sur un étui qu'une jeune fille s'était introduit dans le canal de l'urètre;

Un fœtus de cochon monstrueux offrant une sorte de trompe, et les yeux réunis ;

Une trachée-artère avec altération de la glotte et de l'épiglotte, chez une femme morte des suites d'une phthisie laryngée;

L'estomac d'une femme morte d'une fièvre adynamique, lequel offrait plusieurs perforations neuf heurs après la mort;

Le cœur et les parties environnantes d'une autre femme morte presque subitement, et dans laquelle on a trouvé le péricarde énormément distendu par un véritable pus, sans que la surface du cœur offrît de traces d'inflammation. Il y avait à la partie inférieure du péricarde une perforation qui traversait le diaphragme et conduisait dans un kyste ou abcès rempli d'hydatides, et situé entre le foie et le diaphragme.

M. le professeur Duméril a communiqué l'observation remarquable d'un soldat qu'une blessure très-légère et non sanglante, faite avec un fleuret non boutonné, à la paupière supérieure droite, à peu près vers le milieu de l'espace compris entre l'arcade sourcilière et le bord libre de la paupière, fit tomber à

l'instant comme paralysé, avec perte de la parole et de l'usage de l'œil. Le lendemain il y avait hémiplégie complète du côté gauche. Le malade a été conduit aux eaux thermales; il en a éprouvé quelque soulagement; la langue a repris ses mouvemens; la déglutition et la parole sont plus faciles.

M. Deschamps a donné une observation curieuse sur une fracture complète de la jambe, avec une ouverture de l'articulation du pied, dans un jeune homme de trente-deux ans, chez lequel il a amputé sept centimètres (deux pouces et demi) de l'extrémité tarsienne du tibia, et conservé le pied. Le sujet de cette observation a été présenté à la Société.

M. Judey, médecin à Abbeville, a communiqué une observation analogue; c'est un cas de rupture des ligamens du tarse avec dislocation de l'astragale, guérie pareillement sans amputation. (M. le professeur Percy, rapporteur.)

M. Larrey a établi dans un mémoire que certaines épilepsies sont déterminées par des exostoses des os du crane, et par des fongosités de la dure-mère, et qu'elles peuvent être guéries en détournant ces causes.

Le même auteur a donné un mémoire sur l'incertitude de quelques signes établis par les auteurs pour l'extraction des corps étrangers qui compliquent les plaies d'armes à feu. Ce mémoire est suivi de plusieurs observations.

M. Laennec a lu un mémoire sur l'angine de la poitrine;

M. Esquirol, un mémoire sur l'état des hôpitaux destinés aux aliénés dans les départemens de l'Ouest;

M. Deguise, correspondant à Charenton, une observation sur une fistule salivaire du canal parotidien, guérie par un nouveau procédé opératoire. (M. le professeur Percy, rapporteur.)

M. Renauldin, D. M. P., un mémoire sur le diagnostic de quelques maladies qui ont leur siége dans l'abdomen. (M. le professeur Des Genettes, rapporteur.)

M. Savary, D. M. P., un mémoire de médecine pratique;

M. Alard, D. M. P. de nouvelles observations sur l'éléphantiasis;

M. Jules Cloquet, une observation sur une hernie et un renversement de vessie avec disjonction des pubis dans un enfant mâle mort à l'âge de quatorze ans. Le bassin de cet enfant et le modèle en cire, fait par l'auteur, sont déposés dans les cabinets de la Faculté.

M. Fouquier, l'un des médecins de la Charité, a communiqué l'histoire d'un tétanos guéri par l'opium, avec des observations sur l'usage de la noix-vomique dans la paralysie.

M. Lullier des observations pour servir à l'histoire du tétanos;

M. Barbier, correspondant à Amiens, des observations sur l'efficacité du sulfure alkalin dans le croup;

M. Terrade, correspondant à Bruxelles, et M. Trenet, correspondant à Rouen, des observations sur la même maladie;

M. Loiseleur Deslonchamps, D. M. P., un mémoire sur la possibilité de retirer du coquelicot douteux, (*papaver dubium*. L.), un extrait analogue à l'opium;

M. le préfet de la Sarthe a annoncé à la Société la naissance d'un enfant à deux têtes dans son département;

La Société a reçu de M. Guyétant fils, correspondant à Lons-le-Saulnier, un mémoire sur la topographie médicale du Jura;

De M. Courbon Perusel, correspondant à Carhain, des observations pratiques relatives à plusieurs aphorismes d'Hippocrate.

De M. Viricel, chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu de Lyon, un mémoire sur deux anévrismes guéris par la compression opérée au-dessus de la tumeur;

De M. Grognier, professeur vétérinaire à Lyon, des recherches sur la digestion dans le cheval;

De M. Raikem, correspondant et médecin de S. A. I. la Grande-Duchesse de Toscane, la description d'un taureau hermaphrodite observé dans la province de Sienne par le célèbre Mascagni ;

De M. Rehmann, de Moscow, deux mémoires traduits du chinois en allemand, et traitant de l'art des accouchemens.

Beaucoup d'autres mémoires ont été présentés à la Société, et sont mentionnés dans les bulletins de ses séances. En regrettant que le temps ne nous permette pas de les faire connaître, nous nous faisons un devoir de citer honorablement leurs auteurs.

Ce sont MM.

Auvity, fils.
Baraillon.
Barety, D. M.
Bacquer, chirurgien à Nantes.
Belloc.
Bilon, corresp. de la Société.
Bounder, D. M.
Broussais, médecin à l'armée d'Espagne, correspondant.
Bucquet, correspond. à Laval.
Canillac.
Cayol, D. M. P.
Chaumeton, D. M.
Chomel, élève en médecine.
Chornet.
Delpit.
Demercy, D. M. P., vient de publier, en un volume, les Aphorismes d'Hippocrate, qu'il a traduits sur le texte grec, d'après la collation des manuscrits de la bibliothèque impériale, avec une dissertation sur ces manuscrits, et les variantes; ouvrage qui a dû coûter beaucoup de peine, de temps et de frais à son savant et laborieux auteur, et dont sans doute la médecine tirera de grands avantages.
Duret, chirurgien de la marine à Brest.
Duval, ancien membre du Collége et de l'Académie de Chirurgie, dentiste à Paris.
Fauchier, associé national à Lorgnes, départ. du Var.
Ganard, médecin à Pithiviers.

Gendron, corresp. à Vendôme.
Gondinet, D. M.
Goupil, médecin à Nemours.
Guilgant, officier de santé à Congy.
Hupier, chirurgien à Mamers, département de la Sarthe.
Jouilleton, médecin à Guéret.
Lassis, D. M. P., correspondant à Nemours.
Laudun, correspondant à Lyon.
Levêque-Lasource, D. M. P.
Magnin.
Mocquot, membre de la Légion d'honneur, chirurgien principal en Espagne.
Petiet, correspondant à Gray.
Petit, D. M. P.
Prieur, chirurgien en chef de l'hospice civil et militaire de Moulins.
Revolat, médecin à Bordeaux.
Robert, corresp. à Brignoles.
Rouget, D. M.
Saunié, corresp. à Auxonne.
Valentin, associé national à Marseilles.
Vordoni, corresp. à Trieste.

FIN.